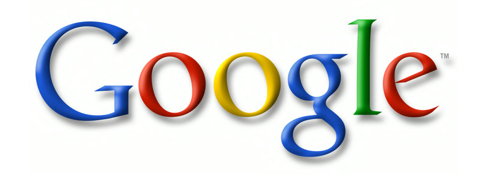

Google



NOUVELLES DE L'AUTRE MONDE.

NOUVELLES

DE

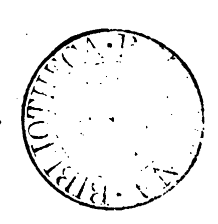
L'AUTRE MONDE.

PAR

LE CHEVALIER DE CHATELAIN,

AUTEUR—de Sept Ans de Règne—de la Petite Histoire des Grands Hommes—de Rome Papale—du Testament d'Eumolpe--de la Folle du Logis--d'A Travers Champs—des Perles d'Orient—des Epis et Bluets—des Ronces et Chardons—des Fables Nouvelles—du Monument d'un Français à Shakespeare—du Verrou—de l'Epitre au Diable—des Dernières Lueurs d'un Flambeau qui s'éteint, &c. &c. &c.

TRADUCTEUR—des Canterbury Tales de Chaucer—des Monks of Kilcrea—des Beautés de la Poësie Anglaise, 5 vol. in 8vo.—des Shakesperean Gems—des Fleurs des Bords du Rhin—de Macbeth—d'Hamlet—de Julius César—de la Tempête—du Roi Lear—du Marchand de Venise—de Richard III.—de Timon d'Athènes—d'Othello—du Conte d'Hiver—des Fables de Gay, &c. &c. &c.——TROUVEUR du *Cléomadès*.



Printed for Private Circulation.

DRYDEN PRESS:

J. DAVY ET FILS, LONG ACRE, LONDON.

19 JANVIER,
1876.

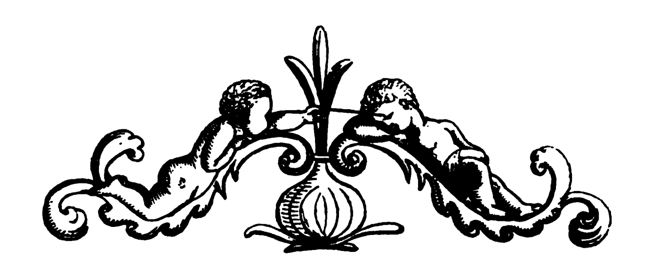


DÉDICACE.

A TOUS ceux qui sont restés nos amis jusqu'à ce jour, 19 janvier, 1876, soixante-quinzième anniversaire de notre naissance, nous dédions ces "Nouvelles de l'Autre Monde," parues à Paris le 1er janvier, 1824, chez le libraire Ladvocat, il y a de cela cinquante-deux ans, et quelques jours de plus. Ces "Nouvelles," une résurrection pour nous rappeller le point de départ de nos jeunes années.

CHEVALIER DE CHATELAIN.

19 *Janvier*, 1876.



NOUVELLES DE L'AUTRE MONDE.(1)

UN MOT AU LECTEUR.

"Je dirai ce que je pense, Moi, et non pas ce qu'on pense."
Stendhal.

PLUS nous avançons dans la vie, et plus nous aimons à nous entourer de la famille ..... *de nos jeunes souvenirs.* Nous jetons un coup d'œil sur le passé, et nous en savourons encore l'ambroisie. C'est à ce sentiment que nous cédons en reproduisant dans la présente année 1876, nos "Nouvelles de l'Autre Monde." Le 1er janvier, 1824, ces "Nouvelles," ornées d'une gravure, paraissaient pour la première fois à Paris, au Palais Royal chez le libraire Ladvocat dans un

(1) Voir à l'Appendice, page 35, l'article de la Pandore du 18 février, 1824.

charmant format, qui faisait partie de la collection des poëtes français du XIXième siècle, collection contenant alors entr'autres les œuvres de Casimir Delavigne, d'Alphonse de Lamartine, de Victor Hugo, du Comte de Rességuier et de Monsieur Jules Lefèvre. De ces cinq noms les trois premiers resteront à jamais entourés de l'auréole poëtique, les deux autres sont depuis longtemps ensevelis dans l'oubli.

Les "Nouvelles de l'Autre Monde" ne furent qu'une bluette destinée en partie à la critique de "La Mort de Socrate" de Lamartine, et en partie à poser dès lors nos *jeunes* convictions sur la Nature et son Auteur.

Le fondement de notre religion, se trouve assis dans les vers suivants:—

* * * * * * * * *

" Si tu cherches . . . . un chimérique Empire
" De fausses Déités, sors de ces lieux secrets.
" Devant la Vérité la Fiction expire.
" Pluton et ses Enfers n'existèrent jamais !
" C'est ici le creuset de la vie éternelle
" D'un monde qui se renouvelle
" Sous l'œil de l'Etre Souverain.
" Il a voulu . . . Mortel, abaisse ta faiblesse,
" Un contraire vouloir n'est point dans la sagesse,
" Et la destruction ne sort pas de son sein.
" Les Fleuves, les Métaux, les Etres, la Nature,

(1) Voir 2ieme Nouvelle, page 17.

"Tout semble dévoré dans ces vastes fourneaux;
"Tout paraît s'engloutir, tandis que tout s'épure,
"TOUT RETROUVE LA VIE AU MILIEU DES TOMBEAUX.

Nous pensons à l'heure qu'il est ce jour 19 janvier, 1876, où nous accomplissons notre SOIXANTE-QUINZIÈME ANNÉE, les trois quarts d'un siècle, ce que nous pensions en 1824; voilà l'excuse que nous avons à faire valoir auprès du lecteur, pour ressusciter aujourd'hui ce poème-bluette, qui pour nous, après nos nombreux travaux dont nous donnons la liste sur la couverture de ce petit livre, reste encore *la pensée*, nous dirions presque *l'Evangile* de notre vie.

Nos "Nouvelles de l'Autre Monde" en 1824, étaient suivies de "Souvenirs" de ce monde, nous en donnons les titres à la suite de l'article de la Pandore, le seul que le hazard nous ait fait conserver depuis 1824, mais on conçoit que ces "Souvenirs," de l'actualité en 1824, seraient tout à fait *démodés* en la présente année 1876. Nous faisons donc suivre aujourd'hui nos "Nouvelles de l'Autre Monde" de quelques rares poësies qui ont pris naissance depuis la publication de nos "Dernières Lueurs d'un Flambeau qui s'éteint"; et nous terminons cet ouvrage-opuscule par un court essai paru le 2 février, 1862, dans les colonnes du *Courrier de l'Europe* sous ce titre:

DE LA CRITIQUE LITTERAIRE EN FRANCE ET EN ANGLETERRE.

Nous profitons de cette publication pour flétrir à nouveau ce littérateur de contrebande, ce littérateur de pacotille bien peu semblable à Charles Mackay, le sieur W. H. Dixon, l'ex-éditeur de "l'Athenæum," *l'Insulteur* de Victor Hugo, que nous avons déjà cloué au pilori de l'opinion publique (1)—ne pas lire (*Public Opinion*, un journal fait de pièces et de morceaux, avec des ciseaux, un journal édité par un homme de rien, par un *sot* en trois lettres—Voir à l'appui de notre assertion l'article du 11 septembre que *Public Opinion* a consacré à notre traduction du "*Winter Tale*," p. 82, et surtout l'article de la *Geneva Cross* du 30 septembre page 90, où *Public Opinion* reçoit un châtiment justement mérité, mais on en conviendra, administré de main de maître !)

Nous faisons suivre nos idées sur la "critique littéraire en France et en Angleterre" des opinions de la presse *à nous parvenues*, sur notre dernière traduction du "Winter Tale" et sur quelques uns des ouvrages de notre féale et amée collaborateur Madame Clara de Chatelain, née Clara de Pontigny.

Nous avons dit!

CHEVALIER DE CHATELAIN.

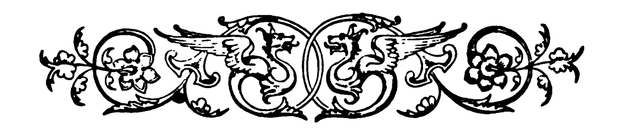
Castelnau Lodge, 19 *janvier*, 1876.

---

(1) Les Misérables—Souvenir de 1862—Victor Hugo's new work, reviewed for the Jersey Independent, 1 vol. de 152 pages, par le Chevalier de Chatelain.



TABLE DES MATIERES.



NOUVELLES

DE

L'AUTRE MONDE.

A ZULMA.

Belle Zulma, quelle humeur vous a prise ?
Quoi ! vous voulez que, laissant les amours,
De contes bleus aujourd'hui je m'avise
Pour faire tréve aux caressants discours
Du Dieu fripon qui me tient dans sa chaîne !
Ah ! c'est un tour de son âme inhumaine.
Enfant cruel ! il forme le lacet,
Et me retient quand je cours au banquet.
Oui, près de vous je venais, moins timide,
Intéresser aux tourments de mon cœur
Votre âme aimante où la bonté réside ;
Et dans l'instant qu'apparaît le bonheur,
Il m'en sépare, et je vois le perfide,
En se jouant, rire de mon erreur !
Encore si, vous mettant à ma place,

Vous me prêtiez cet esprit, cette grâce,
Ces mots heureux, ce débit enchanteur
Qui d'un sujet sans forme et sans couleur
Font un poème et qui fondraient la glace
Ma tâche alors aurait quelque faveur.
De curieux une foule, en silence,
Autour de moi viendrait se réunir ;
Mon premier mot charmerait l'assistance
Et mon second la ferait applaudir.
Mais il me faut sans aide vous complaire ;
Or, ce n'est point chose facile à faire ;
Car, si je veux glaner dans les salons
Les graves riens, les airs de ces frelons
Qui, confiants en leur petit mérite,
Des grands esprits pensent être l'élite,
Votre raison se rira du frondeur,
Et laissera l'histoire et le conteur.
C'est pourtant là que je prends mes Nouvelles ;
Je voudrais bien vous les faire goûter.
Ce ne sont pas des contes infidèles,
Belle Zulma, daignez les écouter.
Elles sont trois venant de l'Autre Monde ;
Toutes les trois du Styx ont passé l'onde ;
Puissant motif de curiosité,
Puis qu'ici bas plus n'est de nouveauté.



PREMIÈRE NOUVELLE.

Aux petits jeux, l'autre soir, chez Arsène,
On s'amusa. Jeux doux et souriants
A la beauté dans l'âge du printemps.
Là, nos Agnès ne sont point à la gêne
Pour tromper l'œil des sévères mamans ;
Et des amours la caressante haleine
Vient au secours des timides amants,
Pour attendrir le cœur d'une inhumaine.
On jouait donc. Dès le commencement,
Trois d'entre nous, peu faits à la science
De deviner le mot de confidence,
Par le Conseil sont mis en jugement,
Et condamnés au coin de pénitence
Jusqu'à ce que, dans le recueillement,
Du noir Erèbe évoquant l'assistance,
Récit d'Enfer finisse leur tourment.
Tous trois à part songeant, pestaient de reste,
Lorsque l'un d'eux, (le jeune Polygreste)
S'écrie : O ciel ! quel infernal projet !
Serons-nous donc tous pris au trébuchet ?
Non, par la mort ! Heureuse pénitence,
Tu m'as instruit ! J'instruirai mes amis,
Et dirai tout. Attention ! Silence !
Pour l'univers devant vous je frémis.

J'étais assis sur la rive infernale,
Où j'attendais qu'une émanation
Du Roi du Styx, divinité brutale,
Vînt m'inspirer quelque narration
Digne des lieux où votre Décrétale
Me confinait pour ma punition.
Soudain un bruit, un tumulte, un tapage,
Un tintamarre, un vacarme d'enfer,
Frappent mes sens. Les joncs, le marécage
Du sombre Averne en mugissent dans l'air.....
Qui vous peindrait, au jour d'une bataille,
Les sons bruyants des tambours, des clairons,
Le cliquetis de mille bataillons,
L'écho ronflant des bronzes à mitraille,
Et les clameurs de tous les combattants,
Les uns frappés et les autres frappants,
N'approcherait d'une rumeur pareille
Au bruit qui vint rugir à mon oreille.
C'était ensemble, à l'envi discordants,
Fifres aigus, cymbales glapissantes,
Tubes criards, musiques effrayantes,
Coups de tam-tam lugubres et perçants.

Quà juste titre en ce temps les poètes,
Instruits au Pinde à nous mystifier,
Sont réputés débitants de sornettes,
Et, par instinct, hâbleurs de leur métier!
A les en croire, un éternel silence,
Règne au Ténare aux vivants interdit;
Mais train d'enfer contre eux porte sentence,
Et mon retour aussi les contredit.
Passons au fait, sans que ces bagatelles
Puissent tenir nos esprits un instant;

Interpréter ménerait à querelles,
Et nous entendre est le point important.
Or, apprenez pourquoi ce grand tapage—
C'était un ban par lequel, avertis,
Les conseillers et patrons du ravage,
Sur l'Achéron par la Mort réunis,
Devaient en corps aviser au plus vite
Aux sûrs moyens de garnir le Cocyte.
Depuis un temps ses bords étaient déserts,
Evénement funeste aux Lucifers

Déjà la Mort en son lit de justice
Etait assise, et montrait sur son front
Le noir chagrin que lui cause l'affront
Dont elle va se rendre accusatrice.
Un pli profond épaissit ses sourcils;
Elle soupire, et sa large narine
Exhale en feux ses meurtriers esprits;
Les os blanchis qui couvrent sa poitrine,
Par le courroux en soufflets agités,
Horriblement lui battent les côtés.
" Suis-je la Mort?" dit-elle, " Et vous, perfides,
" Prenez-vous part aux infâmes complots
" Dont nous voyons les progrès si rapides
" Que sur son bord Caron reste en repos?
" Apparaissez! Tous je vous interpelle,
" Fiers serviteurs de la destruction.
" Maux déchaînés sur la race mortelle
" Par notre sœur la Désolation.
" Apparaissez! Peste, Guerre, Famine,
" Souffles fiévreux, lourdes infirmités,
" Oubliez-vous votre antique origine,
" Et vos poisons si longtemps redoutés?

" Il m'en souvient; du couchant à l'aurore,
" Du sud brûlant au pays des frimas,
" Vos coups frappaient les humains que j'abhorre,
" Et pêle-mêle ils tombaient dans mes lacs.
" Jetez les yeux sur cette immense plage,
" Sur ce nocher, sur ce morne horizon....
" On se pressait jadis à ce rivage;
" Il est désert. Quelle en est la raison?....
" Vous vous taisez! ah! c'est me faire outrage.
" De par le Styx! parlez, ou dans la rage
" Qui de mes os va briser le ressort,
" Le Phlégéton sera votre partage,
" Là, des damnés vous subirez le sort,
" Et sentirez le pouvoir de la Mort."

Cet *abrupto* vient il de les confondre?
Tout est muet, aucun n'ose répondre!
L'Asthme ronflant veut bien équivoquer,
Mais il sifflait au lieu de s'expliquer.
La Peur a fait frémir la Léthargie,
Et de la Fièvre a détruit l'énergie.
L'Hydropisie en larmes se fondait,
Et, suffoqué, le Catarrhe aboyait
La jaune Peste, encor toute honteuse
De s'être vue enchaîner par des Francs,
Se démenait et se rongeait les flancs.
Pour la Famine, une maigreur affreuse
La consumait. Nos guerriers triomphants,
Avec la paix ramenant l'abondance,
La faisaient fuir la bienheureuse France,
Et vers le sud porter ses pas tremblants.

" Quoi!" dit la Guerre, " aucun de mes confrères,
" Aucune sœur n'osera riposter!

" Sommes-nous donc ici de pauvres hères,
" Ou des sujets que l'on peut maltraiter ?
" On nous devrait un peu plus de décence;
" Moins de hauteur, et quelque déférence,
" Avec la Mort nos titres sont communs;
" Et si sur nous elle en a quelques-uns,
" (L'honneur surtout de cette Présidence),
" Elle en abuse, et manque de prudence.
" Nous menacer de l'enfer, de ses feux !
" Nous ! les enfants de l'Achéron fougueux !
" Nous ! les élus du Roi de cet Empire !
" C'est une honte, ou plutôt un délire . . . .
" Mais je reprends ; fidèle à mon emploi,
" J'en vais parler. Déités, jugez-moi :
" Il fut un temps de grandes funérailles,
" Temps où l'Europe, accourant à ma voix,
" Dans les combats déchirait ses entrailles,
" Et succombait sous ses propres exploits.
" Combien alors de guerriers magnanimes
" Des champs de Mars j'envoyai chez Pluton !
" A-t-on compté le nombre des victimes
" Dont j'enrichis le Styx, le Phlégéton ?
" Mais d'un démon les esprits inflexibles,
" Le bras de fer, secondaient mes travaux.
" Tout est changé ! Les nations paisibles
" Ont pour long-temps replié leurs drapeaux.
" Pourtant depuis, propice à ma furie,
" Un jour parut qui fixa mes regards ;
" La France encor dans la fière Ibérie
" Faisait flotter ses vaillants étendards.
" Je me disais : Demain l'Europe entière
" De ses guerriers rassemblera l'essaim.
" Pour mes projets quelle vaste carrière ! . . . .

" Hélas ! ce jour n'eut pas de lendemain.
" Mars se couvrit de la puissante Égide
" Qui de Pallas distingue les exploits ;
" Il appela la sagesse pour guide,
" Et les partis tremblèrent à sa voix.
" Minerve alors écartant les orages
" Déjà soufflés sur un vaste horizon,
" Dès cet instant m'interdit les ravages....
" Est-ce un complot ? Est-ce une trahison ?
" O Déités ! En signe d'alliance,
" J'ai vu les lys entés sur l'olivier !
" J'ai vu le Dieu les porter à sa lance,
" Et de son casque en orner le cimier !"

" Dispense-moi d'en ouïr davantage ;
" Jusques à moi ce bruit s'est répandu,"
Reprend la Mort : " Amie, aide et courage ;
" De l'emporter l'espoir n'est pas perdu.
" Si des héros le Dieu nous abandonne,
" Si la prudence a trahi ton dessein,
" N'avons-nous pas les poignards de Bellone,
" Et son grand cœur armé d'un triple airain ?
" Va la trouver, et bientôt l'Ibérie,
" A vos fureurs égalant son courroux,
" Retrouvera son aveugle furie,
" Pars. J'enverrai, pour assurer tes coups,
" L'Entêtement, enfant de l'Ignorance,
" La folle Erreur, la Superstition,
" Le Fanatisme, ami de la Vengeance,
" Et les suppôts de l'Inquisition."

A ce discours, la blême confrérie
Se confondit en admiration.

Il s'y mêlait un grain de flatterie ;
Car, entre nous, cette transition
Leur faisait voir chez dame Présidente
Tête fêlée et cervelle à l'évent.
Quoi qu'il en soit, la Guerre, impatiente
De remuer, sortit en approuvant.

Un simple mot dans un conseil suprême
A bien souvent éclairé les esprits,
Et fait jaillir de solides avis
Quand la détresse à tous semblait extrême ;
Or, en Enfer même chose se vit.
Dans son effroi, la Fièvre languissante
Etait restée insensible au conflit ;
Mais aussitôt que la Mort, moins ardente,
Des conseillers eut calmé l'épouvante,
A s'expliquer la Fièvre s'enhardit,
Se souleva, puis, d'une voix mourante,
De trahison ainsi se défendit :

" Chez les humains on m'avait toujours vue.
" Naguère encor j'y portais ma recrue
" De tremblements ou de brasiers mortels ;
" Mais depuis peu des revers trop cruels
" M'ont repoussée aux rives du Cocyte,
" Où je languis livide et décrépite.
" Un Dieu jaloux du succès des venins
" Qui me servaient à dépeupler le monde,
" Vient, contre moi, d'armer les médecins.
" Doués par lui de science profonde,
" Ils ont rompu ma ligue et mes desseins,
" Et mes poisons ne sont plus assassins.
" Par Esculape et sa nouvelle école

" Je suis vaincue ... Hélas ! craignez, mes sœurs,
" Qu'à votre tour le Dieu ne vous immole,
" Et que vos droits méconnus .... Je me meurs."

De cet avis les échos du Cocyte
Jusqu'au Léthé portent les derniers mots.
Pluton, frappé d'une frayeur subite,
Accourt suivi de ses hideux suppôts.
Il veut parler, et sa langue glacée
A son palais demeure embarrassée ;
Le sceptre même échappe de ses mains.
Mais, ô prodige effroyable aux humains !
La Mort se lève : " Attributs de ténèbres,
" Vous me nuisez," dit-elle, et rejetant
Sa longue faux et ses ailes funèbres,
Son crâne nu se couvre au même instant
De crins bouclés en forme de perruque
Qui de son front descendent sur sa nuque.
Un voile épais, en robe façonné,
Soustrait à l'œil son spectre décharné,
Puis, confiante en sa métamorphose,
Elle reprend : " Monarque des Enfers,
" Que sur mon bras ta vertu se repose.
" Les sombres bords ne seront plus déserts.
" Jusqu' aujourd'hui je fus malavisée,
" Mais ce rapport m'a bien désabusée ;
" Pour te servir ma puissance suffit,
" Dût Esculape en sécher de dépit.
" Bon Sangrado, viens avec ton eau claire ;
" Réveille-toi, redoutable Purgon,
" Je veux user de votre ministère.
" Pour toi, Thomas de blague parangon,
" Sus ! près de moi fais venir ton vieux père ;

" J'aimais beaucoup son ignorant jargon.
" Diafoirus conduisant la cohorte,
" Le père en chef, le fils aide-de-camp,
" Les Potions nous prêteront main-forte,
" Le fournisseur sera maître Fleurant.
" Suivant les us de l'ancienne formule
" Nous agirons, sans nous en départir,
" Et Clystorel nous servira de mule,
" Lorsque plus vite il nous faudra courir."
A ce projet la Cohue Infernale,
Par des bravos témoignant son accord,
Se retira dans la nuit sépulcrale.
Ainsi finit le conseil de la Mort.
Pour moi je viens, la poitrine essoufflée,
En prévenir l'honorable assemblée.
Se garantir est ici bien urgent,
Mais le comment... C'est le point important.

A peine le conteur achève de conclure,
Que nos dames tremblent de peur ;
Leur incarnat fait place à la pâleur.
Allons voir, dit Emma, pour l'humaine nature ;
Le diseur de bonne aventure,
Il nous préservera de la déconfiture.
La Mort Médecin ! quelle horreur !
Je me trouverais mal, sans mon flacon d'odeur.



SECONDE NOUVELLE.

Je sors aussi de dessous terre,
Dit le second conteur, j'en dirai le mystère,
Ne craignez rien. Polygreste en ces lieux
S'est laissé fasciner les yeux.
Il voyait à travers le trompeur microscope
Qui fait un chêne d'une hysope ;
Meuble accrédité chez la gent
Dont l'enflure est tout le talent.
Je ne dis rien du cornet acoustique,
A l'oreille triplant les sons,
Et qui, par son pouvoir magique,
Dans le concert diabolique
Lui fit prendre pour cris d'orchestre satanique
Des demi-tons, des refrains de chansons.

Dans les régions de l'abîme
Dont on ne peut sonder le creux,
De la Mort la lèvre sublime
Est mise sous le doigt des Dieux.
(Un oracle l'a dit, et j'en crois les oracles.) *
Ainsi, pour vous être fâcheux,
Ou troubler par la peur vos plaisirs et vos jeux
L'Enfer n'a point fait de miracles ;

* Lamartine.—La Mort de Socrate.

Et tous les habitants y sont silencieux,
Maigres, impuissants et piteux.
J'en parle savamment; Polygreste lui-même,
S'il ne s'était servi que de ses propres sens,
N'aurait rien vu qui fondât son systême,
Rien entendu, que le souffle des vents,
Qui plus vite que le tonnerre
Parcourant le double hémisphère,
Fendent les eaux, ouvrent la terre,
Par de larges déchirements,
Et confondent les éléments.

Le Royaume d'Eole est le seul redoutable
Dans tout le pays souterrain;
Mais le Dieu me fut favorable,
Lorsque je lui montrai votre ordre souverain.
Il me donna, pour m'ouvrir un passage,
Certains Zéphyrs coupants et froids,
Qui, mal appris, me soufflant sur les doigts,
Me faisaient de douleur perdre sens et courage.
Je tins quitte la troupe au milieu du voyage.
Il était temps, car j'étais aux abois.
N'oublions pas que le Seigneur Eole
M'avait confié sa boussole.
Je la lui remis en passant
Et, de plus, un beau ver luisant,
Dans ce pays sans auréole,
Qui pour moi fut un astre éblouissant.

Débarrassé de mes souffleurs de glace,
Durant un court repos, pris à la même place,
Je tire ma boussole; elle indique le nord,
Au point contre moi face à face.
Il s'en fallait que nous fussions d'accord!

Au midi commençait ma course;
Et je me dirigeais vers le pôle de l'ourse;
Or, pour suivre le droit chemin,
Que marque l'instrument que je tiens à la main,
Je dois au Royaume d'Eole
Porter mes pas. J'aurais fait une école.
Je tourne la boussole et dessus et dessous;
Son aiguille par les deux bouts,
Marque les mêmes points, me donne même indice.
Que faire? j'étais au supplice,
Autour de moi, furetant,
Éclairé par mon ver luisant,
J'en vins à découvrir la trace
D'un gros filon de fer au fond d'une crevasse.
L'aimant attirait le métal
Vers lui porté par sa nature.
C'est ce qui m'avait mis l'esprit à la torture,
En m'écartant du pôle boréal.
Orienté plus loin, je retrouvai ma route,
Et vis partout le doigt divin.
Ici, l'eau s'épandait en forme de bassin;
Là, sortant d'une étroite voûte,
Un torrent écumeux se creusait un chemin
Dans le jaspe, le roc, le granit et la croûte
De l'acier le plus dur et de l'or le plus fin.

Où donc, disais-je, où donc est le Cocyte,
L'Averne, l'Achéron, qu'on ne peut affronter,
Et ce vieux Caron qui s'irrite
A l'aspect d'un vivant qui vient le visiter?
Quoi! dans cette demeure sombre,
Où tout est diamant, cendre, marbre, rocher,
Ne pas trouver une figure, une ombre,
Une âme avec laquelle on puisse s'aboucher!

Rimeurs, rimeurs, vous en contez de belles !
Tandis que je me parle, un peu déconcerté,
J'aperçois comme des chandelles
D'une grande et rouge clarté.
Je marche vers cette lumière,
Luttant, sur un terrain pierreux,
Contre le silex anguleux
Ou le gypse tranchant de ce grand cimetière.
J'avançais. Un bruit ténébreux,
Un goût saumâtre d'amertume,
Une vapeur de cuivre et de bitume,
Un vent impur et sulfureux
Me repoussent de la caverne
Que je prends pour l'infect Averne.
Ah ! que seront le Tartare et ses feux ?
Dis-je . . . Messieurs de l'Hippocrène,
Je crois que vos récits ne sont point fabuleux,
Mais vous n'avez puisé, buvant à la fontaine,
Qu'un faible trait de l'abîme hideux
Qui me fait dresser les cheveux.

Pendant que je tournais pour trouver un passage,
Une voix me crie : " O Mortel
" Attends. Ne manque point le but de ton voyage.
" Des grands travaux de l'Etre Universel
" Celui-ci n'est pas le moins sage.
" N'y porte pas œil superficiel."
A l'instant devant moi se présente une femme ;
De son front jaillit une flamme
Éblouissante de blancheur ;
Un voile transparent de pareille couleur
Dessine les contours de sa taille divine ;
Son langage est concis, sa voix est argentine ;

Elle a l'air grave, et son œil vif
Frappé par un objet y demeure attentif.

" *Si tu cherches, dit-elle, un chimérique Empire*
" *De fausses Déités, sors de ces lieux secrets.*
" *Devant la Vérité la Fiction expire.*
" *Pluton et ses Enfers n'existèrent jamais!*
" *C'est ici le creuset de la vie éternelle*
" *D'un monde qui se renouvelle*
" *Sous l'œil de l'Etre Souverain.*
" *Il a voulu ... Mortel, abaisse ta faiblesse,*
" *Un contraire vouloir n'est point dans la sagesse.*
" *Et la destruction ne sort pas de son sein.*
" *Les Fleuves, les Métaux, les Etres, la Nature,*
" *Tout semble dévoré dans ces vastes fourneaux;*
" *Tout paraît s'engloutir, tandisque tout s'épure,*
" TOUT RETROUVE LA VIE AU MILIEU DES TOMBEAUX.
" Cette fusion de substances
" Rajeunit les germes divers
" Des molécules, des puissances,
" Qui recomposent l'univers.
" Aidé de la clarté céleste
" Que ma raison a mise en toi;
" Regarde; abandonne le reste
" Aux esprits que l'erreur asservit à sa loi."

La vierge a disparu ... D'un gouffre volcanique
(Car c'était un volcan, je le voyais alors),
Sortirait le souffle électrique
Qui du globe anime les corps!
Cette pensée absorbait tout mon être,
Quand un Génie, un Sylphe féminin
Soudain m'aborde. Le salpêtre
N'est pas plus pétillant que ce nouveau lutin.

Un feu léger, une lueur changeante,
Lui ceint le front d'une couronne errante;
Son regard incertain et toujours agité
Rend ses traits fugitifs ainsi que sa beauté.
A ses atours, ouvrage du caprice,
La vanité mêlait son artifice.
Facilement on peut s'en préserver;
Moi, je voulus me laisser captiver.
Je le fus donc; non que vers les coquettes
J'aie à me reprocher un extrême penchant,
Mais j'aime assez m'amuser des fleurettes
D'une conteuse à minois alléchant.
Celle-ci dit, m'agaçant d'un sourire:
" La prude trompe, et ses grands mots sont vains.
" Moi seule je connais l'avenir des humains,
" Sois à moi; laisse-toi conduire.
" Tiens: voici le miroir du vrai.
" — Madame, ce sont des lunettes.
" — Prends, te dis-je, et fais-en l'essai ...
" Reste-t-il du volcan quelques vaines bluettes?
" — Rien. Je vois un beau paradis,
" Bien meublé d'aimables houris.
" — Une méprise, moi!... Prends cette autre facette,
" Tu ne pourrais éviter le courroux
" De Mahomet, le grand prophète,
" S'il te prenait à lorgner ses bijoux ...
" Tiens, vois.—Dans une noire et fétide houillère
" Se poursuivent des farfadets,
" Des arlequins et des esprits follets;
" Ils s'élèvent sur notre sphère.
" — Ce sont les mânes des damnés;
" A peupler vos marais tous ils sont destinés.
" — Quoi! chez nous les esprits reviennent!

" — Des damnés seulement. Les mânes épurés
D'un adultère hymen à jamais délivrés,
" Chérissent la mort et s'y tiennent.
" Dans cette paix leur esprit enchanté
" Attend le jour de l'immortalité.
" — Oh ! oh ! l'oracle * dit de même.
" Ami, *l'accent de ce qu'on aime,*
" *Le parfum fugitif, la saveur du baiser,*
" *Sont moins doux que la mort.*"—Je croyais m'abuser ;
" Sur lui, vous m'éclairez, Madame,
" Vous et lui ne faites, qu'une âme,
" Et vous êtes liés, mais non du nœud charnel,
" *Infâme* déclaré par la voix de l'oracle ...
" Il eût bien dû, notre père éternel
" Vous consulter pour faire son miracle !
" Car vous savez qu' aux jours de la création,
" Lui-même il a voulu cette conjonction.
" Jusqu'ici l'approuver était chose sacrée,
" Mais vous êtes, Madame, un peu mieux inspirée.
" Vous et votre Sosie avez plus de clarté,
" Et ce que vous blâmez ne peut être goûté !

---

* Lorsque le 1 janvier, 1824, paraissaient pour la première fois ces "*Nouvelles de L'autre Monde,*" La MORT DE SOCRATE, d'Alphonse de Lamartine, vu les drôleries sérieuses de ce poëme bizarre, occupait les esprits, et nous n'avions pas besoin alors, comme aujourd'hui, dans une note, de dire : *L'oracle n'est autre qu'Alphonse de Lamartine.* Cette note est indispensable pour les lecteurs de 1876. La "*Mort de Socrate*" est aujourd'hui à peu près oubliée, et c'est heureux pour la réputation de Lamartine, cet ouvrage *faux,* ainsi que le poëme du "Sacre de Charles X., étant entièrement indignes de l'Auteur des "Méditations !" des premières surtout.

C. de C.

" Qui vous a donc liés soit dit sans raillerie ?
" Est-ce l'âge ? le temps ? ou la même patrie !
" — Pour moi les âges sont égaux
" Je suis de tout pays, et de tout temps je date ;
" Les sages de la Grèce ont su ce que je vaux.
" — Quoi ! vous auriez connu Socrate !
" —*J'ai fait sa Mort.*—Je m'en doutais.
" Mes désirs curieux sont ici satisfaits."
Dans leur étui remettez vos lunettes,
Madame, c'est assez, je vois ce que vous êtes,
Encore bien longtemps vous m'en auriez conté ;
" Mais je m'en tiens à la réalité."

Alors vers l'Empire d'Éole
Un doux zéphyr me dirigea,
Et ce Roi, prenant la parole,
Sur ce que j'avais vu gaîment m'interrogea.
Comme des pays bas il connaît les mystères,
Et que des vents coulis je craignais les soufflets,
Je m'en tins à la Dame. Il rit de ses chimères,
Puis ajouta : " Les humains semblent faits
" Pour aimer la raison et suivre ses lumières ;
" Mais toujours de l'erreur ils seront les jouets."

Quand le soleil, après un long orage,
D'un rayon pur éclaire l'horizon,
Quand son front d'or a percé le nuage
Il rend le calme et la joie au bocage,
Et le linot retrouve sa chanson.
De même, après la seconde nouvelle,
La gaîté vint ranimer le carmin
De nos beautés, qu'une frayeur mortelle

Avait flétri de sa tremblante main.
Moins oppressée, Irène trouve à rire,
Emma rougit du maladroit propos
Qui dans le cercle a dévoilé l'empire
Qu'un charlatan avait sur son repos.
L'esprit humain est d'étrange nature,
Disait chacune. Éole a bien raison :
Trop aisément on croit à l'imposture.
Souvenons-nous au moins de la leçon.





TROISIÈME NOUVELLE.

“ Et moi j’en demande acte à bonne intention,”
Dit le dernier venu. “ Si je prends la parole,”
C’est que de vérité je fais profession.
Du premier orateur le récit est frivole;
Le second dans sa tête a lu sa version;
Ainsi nos deux amis, en creusant les abîmes,
Afin d’y découvrir un Monde et des Enfers,
De la commune erreur ont été les victimes;
Ce qu’ils cherchaient là-bas, je l’ai vu dans les airs.

Avant de m’enfoncer dans les gouffres du vide
Comme je projetais de m’assurer un guide
Pour y porter mes pas, un typhon orageux
Me surprend et me jette à la porte des cieux.
Saisi, mouillé, perclus, j’arrive, où ... dans la nue
Quel spectacle! grands dieux! sur des lits de vapeurs,
Sont jetés, enchaînés, des spectres dont la vue
Fait pâlir. Le Remords, les Plaintes, les Douleurs,
Pésent sur leur poitrine haletante sans cesse;
Le Crime est devant eux, son aiguillon les presse,
Et leurs yeux ne sont plus que deux sources de pleurs.

Où suis-je! qu’ai-je vu! qui m’appelle! où me rendre!
Je rencontre partout brouillards, neiges, frimas!
Un filet m’enveloppe; il semble me suspendre
Dans un-gouffre homicide, au-dessus du trépas.

Dans le flux et reflux de cette mer houleuse
Je cherche à m'appuyer sur la trombe orageuse;
Hélas! elle est fondue au milieu du roulis
Que font du chaud, du froid, les éternels conflits.
A tous les éléments demandant assistance
De cette région j'invoque la puissance :
" Ne crains rien," me répond une invisible voix.
" C'est moi qui te retiens dans l'Empire des Nues;
" Avant de parcourir des sphères moins connues,
" Tu dois voir cet Enfer et juger de ses lois."

Soudain près d'un ballon un souffle me transporte
Un personnage noir me reçoit à la porte,
Et, dans la galerie avec moi se plaçant,
Me fait une harangue en style bas-normand.
" Démon aérien, moins de cérémonie,"
" Va, je te reconnais à ton triste pourpoint,
" A ta voix pateline, à sa monotonie ;
" Laisse-moi.—Je ne puis; mais ne vous fâchez point,
" Mon bon Monsieur, je suis, pour vous rendre service,
" Tout exprès envoyé par mon Maître et Seigneur.
" Acceptez mes respects et mon petit office;
" De vous rendre content je me ferai l'honneur.
'—Et bien, je le serai si tu me mets sur terre.
" — Sans repentir, hélas! je ne le pourrais guère;
" Du bon Monsieur Tartufe à qui j'appartenais,
" Le jeu finit bien mal, et je m'en sentirais.
" — Je ne sais...Mais enfin que veut de ma personne.
" Ou celui qui t'envoie, ou toi, masque infernal?
" — Vous complaire, Monsieur.... Quoi! cela vous
étonne!
" Là-bas j'étais huissier, et de mon nom, Loyal,
" Ici je suis démon, mais d'humeur si bénigne,
" Jai tant de loyauté, que je fus trouvé digne

" De porter la parole à tous les pélerins
" Qu'amènerait ici la faveur des destins.
" Souffrez donc qu'envers vous aujourd'hui je m'acquitte
" De mon heureux emploi, que je vous félicite
" De pouvoir sans danger visiter un pays
" Appelé le séjour des larmoyants ennuis.
" — Larmoyant orateur ! où vas-tu me conduire ?
" — A vos commandements c'est à moi de souscrire;
" Mais si le lieu vous plaît de ce balcon je puis
" Des principaux damnés vous désigner les huis.
" Vous avez pu déjà juger de leurs supplices,
" J'en dirai peu de chose ; un honnête mortel
" De ces narrations ne fait pas ses délices;
" Frappé du bras vengeur, il plaint le criminel.
" Comme ici la sentence est toujours sans appel,
" On ne condamne point pour une peccadille,
" Un regard indiscret, un geste, une vétille,
" Un désir amoureux, appétit naturel ;
" Mais on tient aux Enfers l'Avare impitoyable,
" Le Calomniateur, l'Envieux exécrable,
" Le Lâche, l'Assassin, le Parjure odieux,
" Le Traître à son pays, le Monstre ambitieux ;
" On y rencontre encor la dure Indifférence,
" L'Amour de Soi, l'Orgueil et l'injuste Vengeance.
" En visitant là-haut des Enfers plus cruels,
" Créés pour le tourment de plus grands criminels,
" Peut-être verrez-vous une âme charitable,
" Dont jadis on vanta le zèle infatigable
" Pour le bien ; mais hélas ! son amour du prochain
" Ne put la garantir du courroux souverain.

" Sur le grand mouvement de cette triste enceinte
" Jetez, je vous conjure, un œil observateur.

" Percez-en les remparts; vous le pouvez sans
crainte;
" Vous êtes protégé de mon Maître et Seigneur.
" De cette région les vapeurs agitées,
" Par divers éléments jour et nuit tourmentées,
" Vous semblent des brouillards; et ce sont les cachots
" Où les corps des méchants roulent dans le chaos.
" Mêlés et confondus, les vents et les tempêtes,
" Le tonnerre bruyant qui gronde sur vos têtes,
" Ses carreaux enflammés, la foudre et ses éclats,
" Du choc de ces cachots sont l'horrible fracas.
" Les eaux venant des airs sont des damnés les
larmes;
" Et lorsque l'aquilon souffle dans vos climats,
" Elles tombent en neige, en glaçons, en frimas. ...
" J'ai peine à vous causer de plus vives alarmes,
" Mais de loyal démon en acceptant l'emploi,
" De dire tout le vrai j'ai juré sur ma foi. ...
" Fléaux du genre humain, affligeantes furies,
" Fièvres, Rhumes, Langueurs, Bile, Inflammations,
" Rhumatisme-goutteux, Syncopes, et Caries,
" Convulsions, Colique et Suffocations,
" Vous êtes des damnés les émanations. ...
" Qu'ai-je ouï? Si j'en crois mon oreille fidèle,
" De la région pure un Esprit vous appelle;
" Partez, Monsieur. Pour vous elle aura des appas;
" Des Esprits fortunés y guideront vos pas."
Mon Loyal, à ces mots, dans un nuage sombre
Se plonge, et disparaît à mes yeux comme une ombre.

Cependant mon ballon vers un point étoilé
Se dirige lui-même, et la céleste Astrée,
Dissipant les brouillards de l'infecte contrée,
Rend un calme parfait à mon esprit troublé.

Quel contraste ! Sorti des demeures du crime,
Où tout est désespoir, tortures et douleur,
J'entrevoyais déjà la région sublime
Qu' habitent les vertus et l'immortel bonheur.
La rosée, en tombant sur la fleur desséchée
Par les feux du soleil pendant les jours brûlants,
N'est pas plus salutaire à sa tige penchée
Que l'air qui dans ces lieux vint rafraîchir mes sens.
Volupté ravissante ! Éternelle ambroisie !
Dont l'âme est pénétrée, et qui la rassasie.

Je goûtais à loisir ce délice des cieux,
Quand de ce beau séjour un zéphyr gracieux
M'attire. Ma voiture, à ce souffle docile,
Sur un chemin de fleurs tombe, et reste immobile.
Un char d'or y glissait avec légèreté,
Balançant dans l'azur une jeune beauté
Dont le maintien aisé, la manière badine
L'œil perçant et lutin, me font nommer Dorine.
" Quoi ! vous me connaissez !" dit-elle avec gaîté ;
" J'étais loin de m'attendre à rencontre pareille.
" Un vivant me connaître ! ah ! c'est une merveille,
" Bien faite pour piquer ma curiosité ;
" Mais ce qui plus l'excite est ce gros équipage.
" A ce qu'il me paraît le Français d'à présent
" Du Français d'autrefois a bien changé l'usage.
" De mon temps il prenait pour aller en voyage
" Une chaise roulante, un carrosse plaisant ;
" Et de vos jours, mon cher, vous faites étalage
" D'une masse gonflée, à touts vents s'exposant !
" — C'est un ballon, Dorine ; invention nouvelle.
" Un jour, avec brevet et quelque changement,
" Il nous fera tout voir, même le firmament.

" Par son aide, aujourd'hui, votre pays, ma belle,
" Va m'être ouvert."—" Sortez de cet égarement,
" Votre globe ne peut franchir cette limite.
" A le quitter ici c'est moi qui vous invite.
" Bientôt il souillerait la pureté de l'air
" Qu' avec tant de plaisir on respire en éther.
" Mais, si vous le voulez, en laissant cette masse,
" Vous pourrez, près de moi, dans mon char prendre
place,
" Tel est l'ordre d'Astrée." A cet ordre charmant
Obéir fut pour moi l'affaire d'un moment.
A peine je sautais de la machine ronde,
Qu'une clarté d'azur détruit le gaz immonde,
Sans que le moindre reste ou la moindre vapeur
Des doux parfums du ciel vint profaner l'odeur.

Un char aërien est, sur ma foi, commode ;
Le nôtre nous portait avec rapidité.
Dès la création il fut là-haut de mode ;
A Paris dès demain il serait peu fêté ;
Aux rives de la Seine on tient à l'inconstance,
Cette mode chez nous ne passera jamais,
Le reste, on le rejette avec indifférence
Le soir même du jour où l'on en fit les frais.

Mais cette excursion m'écarte de la route ;
J'y reviens et j'abrège, encore qu'il m'en coûte
De ne point rapporter ce que, dans le trajet,
Dorine, du pays m'a conté de parfait ;
Et comment de ses mœurs elle m'a peint l'image ;
Mais il faudrait un mois, peut-être d'avantage,
Pour mettre sous vos yeux mon voyage au complet,
Et j'aime mieux passer à quelque autre portrait.

Tous deux nous débarquons dans une plaine unique
Pour la beauté du site et le charme des yeux :
Là tout est grand, pompeux, imposant, magnifique,
Et décèle un pouvoir qui n'appartient qu'aux cieux.
En verdoyant tapis l'émeraude brillante
Est égale en souplesse au gazon de nos champs ;
Mêlée à la topaze en tige jaunissante,
Elle porte la rose et les fleurs du printemps.
De son rouge éclatant le rubis les colore ;
De sa couleur d'azur le saphir les décore ;
Et sur le lait des lis, l'éclat du diamant,
Comme un jet étoilé lance un rayon charmant !

Mais qui peindra jamais de ces ombres heureuses
La riante jeunesse et les plaisirs divers ?
Je crois entendre encor les voix harmonieuses
Qui de la cour d'Astrée animent les concerts.
J'en étais occupé, quand un spectre de flamme,
Assez près, dans l'espace, apparaît menaçant.
Fuyons, dis-je, fuyons ce fantôme effrayant.
" Non, non, rassurez-vous; nous connaissons l'infâme.
" Jusque dans les tourments il poursuit ses projets ;
" De sa sorte les gens ne démordent jamais.
" C'est de Tartufe errant la comète infernale. . . .
" Sa peine est de brûler ; et ce qui la signale,
" C'est qu'outre les brasiers dont il trouble les airs,
" Par un nouveau supplice, il parcourt l'univers
" Avec sa convoitise et sa flamme adultère.
" Monstre ennemi du ciel, exécrable à la terre,
" Poussé par son démon, il avance; et s'enfuit
" Repoussé par le feu qui partout le poursuit.

" Ç'à, mon cher, il est temps, ajoute alors Dorine,
" De vous remettre en route. Entrez dans ce sentier ;

" Un cygne là tout près, de géante origine,
" Attend pour vous servir de guide et de coursier."

Pour la troisième fois je change de voiture.
Celle-ci m'est fort douce ; à l'instant je m'y fais.
Le chemin est bordé de superbes palais
Toujours aériens ; ceux d'une autre nature,
L'architecte, je crois, ne pourrait aisément
Sur l'aile d'un Zéphyr asseoir leur fondement.
Un de ces palais s'ouvre : " O ciel ! c'est La Fontaine !"
" — Eh oui vraiment," dit-il ; " soyez le bienvenu
" Quoiqu'arrivé bien tard ; mais j'excuse sans peine
" Celui que dans son char Dorine a retenu ;
" J'aurais fait comme vous. C'est une bonne fille ;
" Son babil est charmant : c'est par là qu'elle brille ;
" Or, je l'ai bien prouvé ; j'aime les entretiens
" Où pour passer le temps on s'occupe de riens ;
" Entrez donc au logis." — " Quelle magnificence ;
" Un Louvre ! " — " On m'assigna ce château de plai-
" Mais j'y vis solitaire et loin de tout esprit [sance ;
" Qui du grand monde cherche à grimper au Zénith.
" Le dormir est si bon ! c'est un si grand délice !
" J'en goûte les douceurs dans ce séjour de paix.
" Pour l'apologue encore ai-je un léger caprice,
" Je trouve à chaque pas mes désirs satisfaits."

Alors il me conduit de ce palais-féerie
Dans un immense enclos, où le jardin royal
Ne paraîtrait à l'œil qu'un point presque idéal ;
Et pourtant ce n'était de sa ménagerie
Que l'enceinte première ou le corps principal.
L'aspect d'un fier lion me mettait à la gène ;
Le bon homme sourit : Un lion dans ces lieux,
Me dit-il en raillant, " a déposé sa haine ;

" Exempt de tout besoin, il n'est plus furieux.
" *Le demeurant des rats* n'assemble plus chapitre.
" La brebis et le loup ensemble sont unis,
" Et vous ne verrez point ici de singe arbitre.
" Ni pour péchés d'autrui les plus faibles punis.

" Mais laissons ... Dans ce jour on lit en plein musée
" Un ouvrage nouveau ; venez à l'Élysée
" Despréaux y préside, et notre Fénélon
" Fait le rapport... d'or pur ce doit être un filon."
" — Quels sont ces lieux ?—Comment! vous ignoriez
" Que vous avez franchi les portes de l'Aurore, [encore
" Célèbre région, paradis des Vatès!
" Partons, vous y verrez le plus noble palais."

Il a dit, et déjà dans le haut Empirée,
Le cygne nous portant, nous faisons notre entrée.
Je ne pourrais jamais vous décrire en détail
Du monument d'azur le céleste portail.
Ce ne sont que beautés et richesses exquises;
L'œil en est ébloui. Les frontons et les frises
Dans l'or et le platine avec art ciselés,
De jaspe purpurin sont partout émaillés.
Nous prenons place au temple ; on entrait en séance.

Sur des siéges d'albâtre entourés d'un laurier
Les Vatès arrivant se rangeaient en silence,
Et tenaient à la main un rameau d'olivier.
Sous un dais relevé de riches draperies,
Dans des fauteuils brillants d'or et de broderies,
Un moment attendus, viennent enfin siéger
Les illustres Vatès appelés à juger ;
Despréaux, assisté de Racine et Molière ;

Fénélon, toujours humble, était leur secrétaire.
Comme je m'étonnais que ce nombre de trois
Eût paru suffisant à la docte assistance :
" Détrompez-vous, mon cher ; on recueille les voix;
" Me répond le bon homme, et de l'omnipotence
" Nous sommes les jurés. Les juges ont l'emploi
" De prononcer l'arrêt et d'appliquer la loi.
" Le rameau d'olivier sous le dais se dépose
" Pour avis favorable et d'approbation.
" A la réception si le bon goût s'oppose,
" Dans les rameaux rompus on voit l'opinion."

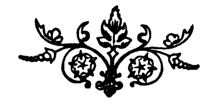
Cependant Fénélon a pris en main l'ouvrage
Poëme nommé, mais l'auguste aréopage,
Unanime en ce point, fut d'un contraire avis.
On lit. Chaque Vatès, recueillant ses esprits,
Écoute.—" *Ce passage est étonnant d'enflure !*
" — *Celui-là, plein de verve, est à peine Français.*
" — *De cette période admirez la tournure !*
" — *Ambitieux et froid, l'ensemble a peu d'attraits.*
Comme on allait aux voix, La Fontaine s'écrie :
" — *Cet ouvrage est un prône ; au sermon je m'ennuie.*"
On applaudit au titre, alors de toute part
Les rameaux sont brisés ; l'œuvre mise à l'écart.
L'arrêt étant rendu, le bon homme me quitte ;
C'était distraction ; mais, moi, j'étais sans gîte ;
Une étoile filait, je m'élance dessus,
Me voici, j'ai conté, je ne sais rien de plus.



ENVOI

Belle Zulma ! c'est pour vous plaire,
Que j'ai vu fiction légère,
En m'occupant de vos appas
Je n'eusse été dans l'embarras ;
J'aurais vu la vérité pure,
De Vénus, sous votre figure,
L'amour aurait suivi les pas.
Zulma ! vous ne le vouliez pas.

J'ai vu le ciel après l'abîme ;
Dans les Enfers, au Firmament,
On me parlait d'une victime
Dont Zulma cause le tourment.
Je me taisais par bienséance ;
Point n'imitais les étourdis,
Dans l'espoir que pour récompense
Vous m'ouvrirez le Paradis.





APPENDICE.

NOUVELLES DE L'AUTRE MONDE

ET

SOUVENIRS DE CELUI-CI,

PAR

MONSIEUR J. F. CHATELAIN.

Nous sommes inondés de recueils de Poësies, et nous avons très peu de poëtes. Quand un jeune homme a péniblement compté sur ses doigts les syllabes d'un vers, il se croit un Voltaire ou un Casimir Delavigne ; et pourvu qu'il le dise, que quelques journaux le répètent, le facile public partage une erreur si grossière. Mais cela dure peu, et d'un grand succès usurpé, nait infailliblement une grande honte.

La muse de M. Chatelain, riche de ses agréments, ne veut rien devoir à la flatterie ; sa gloire sera moins rapide, mais elle sera durable. Tous ceux que le charme des beaux vers touche encore, liront avec plaisir les *Nouvelles de l'Autre Monde ;* on regrettera peut-être, que la brillante imagination de l'Auteur ne se soit pas exercée sur un sujet moins frivole.

Les *Souvenirs** sont presque autant de modèles de grâce et de *sentiment*. Plusieurs traductions, décèlent une grande intelligence des anciens.

Ce recueil fait partie de la *Collection des Poëtes Français du XIX^ieme^ siècle,* parmi lesquels dès ses

---

* Voici les titres des poësies diverses qui suivaient les "Nouvelles de l'Autre Monde" sous le titre de *Souvenirs.*

Ode d'Horace à Apollon.
L'Enfant aveugle traduit de l'Anglais de Colley Ciber.
Le Vieillard et l'Ormeau.
Le Berger délaissé.
L'Amour naïf.
L'Orpheline.
Le Questionneuse de seize ans.
La jeune Odalisque.
Si vous m'aimez.
Le dernier Adieu.
L'Amant désespéré traduit de l'Anglais de Walsh.
Les deux Roses.
Les Farfadets.
Les Aveux de Colette.
L'Amour ermite.
Aux Mânes de Millevoye.
La Guirlande. Traduit de l'Anglais de Prior.
Le Mystère.
La Chimère du bon Temps.
Herman au Tombeau d'Isolène.
Ode d'Horace—A Pyrrha.
A Félicité.
A Lucie.
Ode d'Horace. A l'Esclave qui le servait.
Ode d'Horace. A Glycère.
A Galathée.
A Mademoiselle F.
A Iris.
Epitre à mon ami Albert Guillon.
Ode d'Horace—A sa Lyre.
Les Grecs.
Le Naufrage.
Diorama. Vue intérieure de la Cathédrale de Chartres et de la Chapelle en ruines d'Holy-Rood.
L'Incendie et le Délire. Elégie.
Le Rossignol et le Rouge-Gorge.
Mes Adieux pour rire.
La Castoride. Préface de l'Editeur.
La Castoride. Chant Premier.

débuts M. Chatelain prend une très belle place.

(*La Pandore, Mercredi* 18 *février* 1824.)

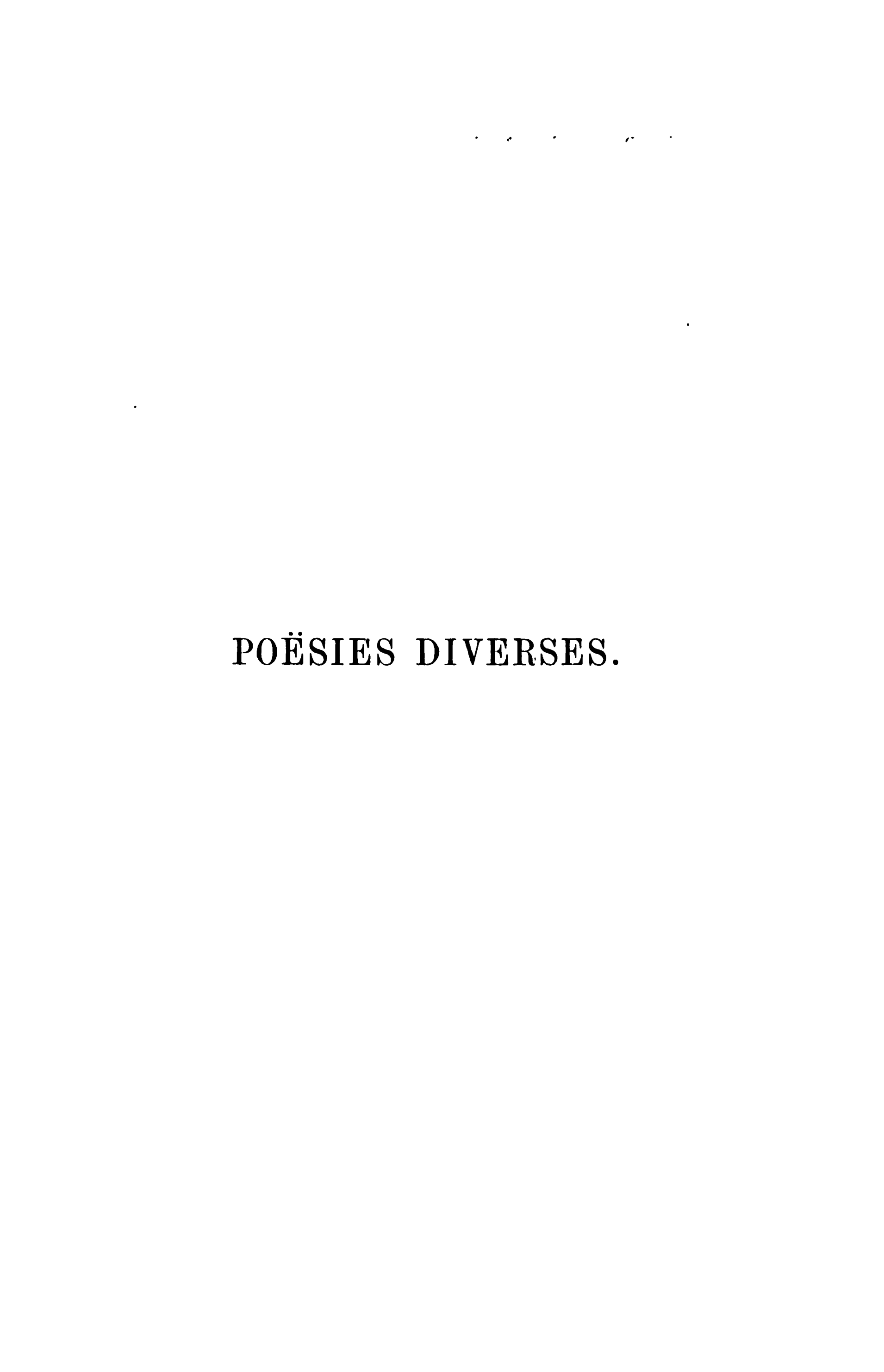
P.S. Nous faisons suivre cet ouvrage, le second de notre collection, nous avions publié en 1822 une pastorale intitulée : " Une matinée du Père Germon," de la repıoduction d'un article publié par nous dans le Courrier de l'Europe le samedi 2 février 1861, intitulé : " De la critique littéraire en Angleterre et en France." Cet article expliquera à chacun et à tous la raison pour laquelle nous avons eu de la peine à nous soumettre *sans murmurer* à la critique souvent hargneuse—toujours *anonyme* des faiseurs de revues qui pullulent en Angleterre. Nous prions le lecteur de se reporter à Notre Introduction !

Nous avons dit!

C. DE C.



POËSIES DIVERSES.



POËSIES DIVERSES.



POËSIES DIVERSES.

LE CONCOURS DES OISEAUX CHANTEURS.

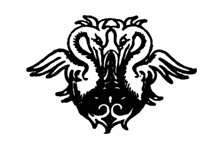
FABLE.

De par le Roi des Airs la gent portant plumage
Fut invitée à concourir
Au prix du plus brillant ramage.
Desir de maître est ordre. Aussitôt d'accourir,
Prêt à répondre à la requête
Du Souverain, tout le peuple Oisillon:
Par avance il savoure une illustre conquête,
La palme du vainqueur, le laurier de la fête.
Sous la voûte d'un bois, verdoyant pavillon,
Selon son rang chacun se range en bataillon.
En qualité de secrétaire,
Maître Dindon, ayant gloussé, craché,
Et de l'Aigle vanté le noble caractère,
Le goût pour les Beaux Arts, précieux corollaire
De sublimes vertus, et cet esprit caché
Dont le cerveau des Rois est, comme on sait, l'asyle,
La lice fut ouverte à la gent volatile.

Déjà le Coq au chant guerrier,
Le Bengali mélancolique,
Le gai Pinson, le Merle épique,
Et la Fauvette du hallier,
Ainsi que Dame l'Alouette,
Sans en excepter le Serin,
Cet ami de la chansonnette,
Tour à tour par leur Souverain
Avec maint autre virtuose
Avaient su se faire prôner.
On allait crier: joûte close!
Et cabaler pour opiner....
Lorsque, vêtu d'or et de pierreries,
De sa queue étalant le disque éblouissant
D'admirables joailleries,
Superbe, un Etranger s'avance étincelant.
A sa démarche altière, on le juge un talent,
Et de terreur l'âme saisie,
Chacun sur sa beauté, cependant s'extasie.
Adieu de nos chanteurs tous les tours de gosier!
Ce Monsieur là, mis comme un Prince
Va les faire passer pour chanteurs de province!
Pourquoi lutter? Il faut lui céder le laurier,
Ou prudemment le renvoyer.
Mais un Oiseau chétif au modeste costume:
"Pour empêcher sotte coutume
De disposer des prix dûs aux victorieux,
Je combattrai;" dit-il. Avec quelqu' amertume,
On le trouve présomptueux.
Mais lui: "Pourquoi juger de l'oiseau sur la plume?
Mon rival, pensez-vous, favorisé des cieux,
Semble avoir été fait pour le plaisir des yeux,
J'en conviens; mais avant d'admirer les merveilles
De son chant, moi, je veux consulter mes oreilles."

A ce propos sensé, l'Aigle s'étant rendu,
Le Rossignol fut entendu.
D'abord il improvise un chant plein de noblesse,
Puis, par degrès, il prend la gamme des amours;
Il soupire, il gémit, peint les feux de l'ivresse
Que viennent au printemps rallumer les beaux jours.
Ses accents dans les cœurs font naître mille charmes,
On admire, on s'oublie, et l'on verse des larmes.
Il était déjà loin . . . . . on l'écoutait toujours !
Le Paon veut à son tour enchanter l'auditoire,
Il se rengorge, et pédantesquement
Lâche un ignoble et dur miaulement.
Mille sifflets ainsi qu'on peut le croire
Assaillirent l'impertinent,
Et l'Aigle au Rossignol adjugea la victoire !

Point ne faut juger sur l'habit
De l'esprit ou de la science,
Lafontaine avant nous l'a dit :
Méfions-nous de l'apparence !





LE RENARD ET LE COQ.

FABLE.

DÉDIÉE A MONSIEUR GEORGES RENNIGER DE MAYENCE.

Maître Renard un jour fit rencontre d'un Coq.
On se mit à causer. La langue
Fut donnée à chacun pour, de bric et de broc,
Entre soi divaguer, risquer une harangue.
" Combien " dit le Renard, " connais-tu de tours, toi ! "
—" J'en sais trois," dit le Coq.—" Oh moi !
J'en sais, ma foi, bien davantage,
C'est que j'ai pratiqué depuis mon plus jeune âge ! "
—" Voyons, ami," lui dit le Coq,
" Voyons ! quel est ton savoir-faire ! "
—"Eh bien!" dit le Renard--"mon grand père, un escroc
Je suis fâché de ne pouvoir le taire,
Avait coutume *de* fermer un de ses yeux,
Et de pousser un cri, mais un cri magnifique,
Un cri sublime, un cri plus qu'héroique,
Qui de la terre allait épouvanter les Dieux
Et les vexer dans leur demeure."
—" Moi, je puis bien en faire autant," reprit le Coq.
—"Voyons !" dit le Renard, "Voyons ! sors de ton froc
De plumes, et dis-nous, oui, dis-nous et sur l'heure
Ton cri . . . nous t'écoutons." Sans le moindre tic-toc
Fermant un œil, poussa son cri, Messire Coq."
Ce cri s'en fut du ciel percer la voûte antique
Comme un chant homérique.

Toutefois Maître Coq en chantant plein d'orgueil,
Du côté du Renard, avait las ! fermé l'œil,
Si bien que le Renard, un gaillard plein d'astuce,
Sautant sur lui, léger comme une puce,
L'empoigna par le cou
Pour le porter, hélas ! Renard seul savait où.

Intervint la propriétaire
Du Coq, qui, d'une voix où perçait la colère :
" Veux-tu lâcher mon Coq, voleur ! bandit pendard !
Il est à moi, sais-tu ! "—" Répond-lui, sans retard "
Dit le Coq au Renard, qu'elle se tienne en joie,
Mais qu'on n'arrache pas à Renard une proie ! "

A ce propos qu'il trouve surprenant,
Le Renard, fin matois, pourtant
S'arrêta la bouche béante.
Ce fut chose très imprudente,
Car le Coq s'envolant au haut d'une maison,
D'un air moqueur reprit sa bruyante chanson,
Son fier Coricoco qu'au loin on put entendre,
Et qui vint dire à tous la fin de cette esclandre.

Notre Renard triste et confus
Comme fut le Corbeau de ce bon Lafontaine,
Gardant la leçon pour sa peine,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus!

Castelnau Lodge,
12 *Août*, 1875.



EPITRE À MOLIÈRE.

À L'OCCASION DU 15 JANVIER, ANNIVERSAIRE DE SA NAISSANCE.

DÉDIÉE

Sans permission aucune aux ignobles Cléricaux de France et de Navarre qui ont pullulé en 1875—qui pullulent encore en cet an de disgrâce 1876, mais que la République *réelle* fera rentrer dans leur trou, *duce* Dupanloup.... qui bien que le 73ième sénateur (*à vie*)—73 mauvais nombre! restera à tout jamais *Cardinal* en herbe, ce qui le vèxe cet homme ignoble, cet impudent frocard! (1)

Tu veux savoir, ami Molière,
Ce qu'on pense de tes écrits,
Et dans cet âge de lumière
Combien de gens ils ont guéris?
Ce soir même à l'apothéose
Nous venons proclamer tes droits:
ET TARTUFFE ? . . . C'est autre chose,
Je suis discret, et je le dois.

Des *fâcheux* le race incommode
Ne s'éteindra qu'avec le temps,
Mais *Trissotin* n'est plus de mode,
Vadius n'a plus de chalants;

---

(1) Voilà pourquoi nous reproduisons à la fin de ces poësies diverses, nos vers écrits sur l'Encyclique du 8 Xbre 1864, à l'éternelle honte du 73ieme sénateur de 1875.

De ces Messieurs ni vers ni prose
Ne seraient fêtés aujourd'hui :
ET TARTUFFE ? . . . C'est autre chose,
Mais je ne parlais pas de lui.

A la coquette *Célimène*
Les amants ont donné congé ;
Si parfois on souffre sa chaîne,
Ce n'est qu'un caprice obligé.
D'Arsinoé le ciel dispose,
C'est un ange . . . . un peu médisant :
ET TARTUFFE ? . . . C'est autre chose,
Mais pardon ! . . . je suis bien pensant.

Le médecin est homme habile.
Pour un Purgon, dont on se rit,
Les Bally (1) se comptent par mille
Nobles de talents et d'esprit.
A la mort leur art en impose,
Et l'humanité les bénit :
ET TARTUFFE ? . . . C'est autre chose,
Tartuffe ! . . . chut, j'entends du bruit !

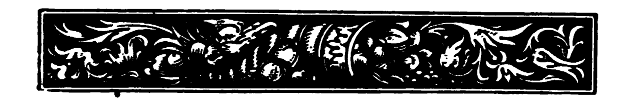
Le Mari, fidèle à l'usage,
Est ce qu'il fut, et le sera.
C'est un trousseau de mariage
Que la femme veut . . . et voudra.
Certain docteur, dit-on, propose
Pleine indulgence pour le cas :
ET TARTUFFE ? . . . C'est autre chose,
Le saint homme ! . . . Parlons plus bas !

---

(1) Barcelone, 1821.

Le Marquis pour payer ses dettes
S'abaisse aux financiers emplois,
Les gambades et les sornettes
Ne sont plus de l'argent bourgeois.
Dans la tombe *Jourdain* repose,
C'était un homme précieux ! . . . .
ET TARTUFFE ? . . . C'est autre chose
JAMAIS IL NE SE PORTA MIEUX !





UNE SCÈNE A BORD D'UN NÉGRIER.

[Fragment d'un Poème intitulé : " LA TRAITE DES NOIRS."]

"Aujourd'hui festoyons, aujourd'hui, c'est la vie,
Qui sait où nous serons demain ?"

VIEILLE BALLADE.

" Tranquilles dans le port, savourons sans danger
De ce vieil hypocras la verdeur sans pareille,
La vie est un songe léger,
Qui passe comme une bouteille ! (1)
Encore un jour énivrons-nous,
Demain pour un lointain voyage
Il nous faudra quitter les douceurs du rivage,
Et des destins bravant les coups,
Il nous faudra demain affronter dans leur rage
Et l'homme et les flots en courroux.

" Malheur à vous ! insensés que vous êtes,
Prétendus Civilisateurs,
Qui nous disputez nos conquêtes,
Malheur à vous ! si nous sommes vainqueurs !

" Cependant que, bercés dans la molesse,
D'une pipe un long cou nous aspirons l'ivresse,
A l'œuvre ! à l'œuvre Matelots !
Que chacun pour sa part procède à l'expertise,

---

(1) A tout seigneur, tout honneur ! ces deux vers sont de Casimir Delavigne. C. DE C.

Puis emmagasinez, casez la marchandise,
Puis après . . . . A vous tous du rhum et le repos !

" Mais, quel bruit vient soudain éveiller ma colère ?
Que se passe-t-il sur le pont ?" [nerre!
—" Maître! ce sont les noirs qui hurlent ". . . " Eh ! ton-
Qu'on les baillonne ! . . . Allons fils de vipère!
Rentrez vos cris—Moi que me font
Vos douleurs et votre misère,
Vils esclaves ! . . . Courbez le front
Courbez le front sous ma lanière ! . .

"Allons, mes Matelots ! dans la cale entassez
Ce noir bétail à face humaine,
C'est de l'or, qu'ainsi vous tassez,
De l'or qui paiera votre peine ! . . . ."

Il dit ainsi, le Négrier,
Et soudain à sa voix stridente
Des noirs la tourbe obéissante
Dans les flancs du vaisseau court se réfugier.

Le fer brûle au réchaud, tout se marque et s'enchaîne,
Esclaves et bourreaux, tout se meut à la fois ;
Déjà le pont sous la cohue humaine
Ne gémit plus . . . . Enfin retentit cette voix :
" Il est cordé le bois d'ébène !"
Hélas ! du fond de cale au sommet des huniers,
Un long soupir s'est aussi fait passage
Un long soupir perdu sous la gaité sauvage
Et des mousses et des gabiers !

Aux cris tumultueux a succédé l'orgie
A la marche incertaine, au menaçant regard,

rgie échevelée, à la face rougie,
Dont la marotte est un poignard.

—" Vite! allons que le bal commence
Jeunes Mousses, vieux Matelots;
Vite allons, mettez-vous en danse
Vite buvez l'oubli des maux!

" L'oubli des maux, ce doux breuvage
Trésor du sage,
C'est le mirage
Du vrai bonheur;
L'oubli des maux, après l'orage
Et le naufrage,
C'est de la plage
L'huis protecteur.
L'oubli des maux, buvez-le vite,
Car à sa suite
Il met en fuite
Peine et douleur!

" Vite! allons que le bal s'achève,
Jeunes Mousses, vieux Matelots,
A vos plaisirs, non point de trève,
Vite buvez l'oubli des maux!

t puis dans le délire où votre âme est en proie,
De l'un de vous, si la brutale main
nt troubler vos ébats, frappez, frappez soudain,
is le sang l'un de l'autre éteignez votre joie,
sert à si beau jour d'avoir un lendemain?"



ENCYCLIQUE DU 8 DÉCEMBRE, 1864.

NOUS croyons devoir ressusciter ici une page par nous écrite à Jersey le 11 février, 1865, et parue depuis en 1869 dans un de nos ouvrages " La Folle du Logis," pages 68 et 69.

Il est bon que nos amis sachent que le " Dupanloup," cet *intolérant* et *vaniteux* personnage, est depuis nombre d'années, notre *bête noire* (Satan déguisé en Evêque). Ce Monseigneur est une honte pour la France—et pour *feue* l'Assemblée *dite* Nationale, qui a fait de ce maudit intolérant *son* 73ième Sénateur *à vie!* ... Voilà pourquoi à la suite de nos vers intitulés: "*Encyclique du* 8 *décembre*, 1864," nous répercutons une lettre de cet *Evêque*, en religion *Felix*, tout *infelix* qu'il soit de se trouver de l'Académie française avec Littré, cet admirable libre penseur. Faisons observer que sur la liste du sénat, Littré est le 51ième élu avec 343 suffrages, le Dupanloup est sorti le 73ième avec 315 suffrages. Un suffrage de moins le Dupanloup restait à terre.

VOICI NOS VERS.

Encyclique du 8 *Décembre*, 1864.

A propos du pamphlet de *Monseigneur Dupanloup*, Evêque d'Orléans, en défense de l'Encyclique.

Comme un Paon orgueilleux,
Et comme un Loup féroce,

Monseigneur d'Orléans fait du haut sacerdoce
Dans son pamphlet éloge monstrueux.
Cet Evêque verbeux pour défendre le Pape
Morbleu ! vient nous servir assez vilaine agape;
Ce n'est plaisir à sa table s'asseoir,
C'est à faire broyer du noir!
Monseigneur Dupanloup dans un fouillis de gloses,
Prétend nous expliquer à peu près toutes choses.
Un Pape, selon lui, fut-il un paltoquet,
Ne saurait faire mal, de fait!
De Dieu, c'est plus que le Vicaire,
C'est Dieu lui-même . . . sur la terre.
Le Pape est le seul Roi, c'est le seul Empereur;
Même, en nous maudissant, il nous fait grand honneur.
Monsieur Dupanloup, c'est la règle,
SurVous, sur Moi, sur Nous vient planer comme un aigle,
Et se poser en . . . . Bossuet !
Evêque d'Orléans, le pays du vinaigre,
Il nous attaque d'un ton aigre,
S'imaginant vivre sous le bonnet
De l'évéque de Meaux, à la noble Eloquence,
A l'admirable Intelligence !
Ce Dupanloup n'est qu'un roquet,
Plus qu'un croquant se donnant importance!
D'un tel Evêque à l'Evêque de Meaux
L'abîme . . . est un abîme immense!
Ce mauvais *dérangeur* de mots
Et malgré son orgueil, et malgré sa superbe,
De Bossuet n'a pas le verbe,
Et ne sera jamais qu'un artisan de maux!

Jersey, 11 *février*, 1865.

VOICI MAINTENANT LA LETTRE DU DUPANLOUP telle qu'elle se trouve dans les pages du *Rappel* du 23 Décembre, 1875—3 *nivôse an* 84, avec les réflexions du *Rappel :*

" Plusieurs journaux," dit le *Rappel,* " publient la lettre suivante que M. Dupanloup vient d'adresser à l'un de ses amis :

" Bon-Repos, à Viroflay (Seine-et-Oise),
le 19 décembre, 1875.

" Mon cher ami,

" Devez-vous me féliciter d'une élection accomplie dans des circonstances si pénibles ? En ce qui me touche personnellement, que puis-je dire, sinon que me voilà à la fin de ma vie, *rejeté comme Daniel dans la fournaise de Babylone!* Priez au moins Dieu pour moi, afin que s'il a permis que je fusse dans cette élection à peu près le dernier des sénateurs, il me donne la force de combattre jusqu'au bout pour les droits imprescriptibiles du Saint-Père, pour la liberté de l'Eglise et pour le salut de la société.

" Tout à vous bien affectueusement en Notre-Seigneur.

FÉLIX,
ÉVÊQUE D'ORLÉANS."

" Pardon, monseigneur," poursuit le *Rappel* " mais le pauvre Daniel n'avait pas demandé du tout aux suffrages des Babyloniens de la droite d'être jeté dans la fournaise, ou dans la fosse aux sénateurs, comme vous voudrez. Il n'était pas candidat au martyre ?

" Et vous avez un moyen si simple d'échapper au sort de Daniel : une démission ! Gageons que vous n'en userez pas ! "

* * * * * * * * *

Après cette citation du " Rappel," faisons remarquer

que le Sénateur à vie, No. 73 a un nombre d'années égal au chiffre par lui obtenu avec tant de difficultés sur la liste sénatoriale. Ce prêtre d'un Dieu qui naquit dans une étable est un *fricoteur* et un *viveur* de la plus belle venue. Truffes, gibier de toutes sortes, voilà le menu de sa table épiscopale. Du reste Monseigneur Dupanloup porte sur son visage, fort laid, par parenthèse, la marque indélébile de sa mangeaille et de sa buvaille. S'il devient jamais Cardinal, sa pourpre se confondra avec sa *trogne avinée.* HORREUR! Voilà de quelle espèce on fait les saints dans ce saint temps de Cléricalisme. Nos bénédictions à rebours, comme disait Chaucer, aillent trouver ce prélat aussi *glouton* qu'*intolérant!* Que ses goinfreries, le scandale de son voisinage de *Bon Repos*, le scandale de Viroflay lui soient légères!

AJOUTONS

Qu'une très spirituelle Revue qui se publie depuis quelque temps à Paris (*La Vie Littéraire*) du 30 décembre dernier décoche sur le Dupanloup le *triolet* suivant pour ses étrennes, sans aucun doute, nous nous plaisons à le répéter.

SÉNATEUR À VIE.

Ce pauvre Monsieur Dupanloup,
Le voilà chû " dans la fournaise " . . .
Le pauvre homme! je plains beaucoup
Ce pauvre Monsieur Dupanloup.
—Pasteur qui toujours crie au loup,
Il n'est pas quand on l'enfourne, aise . . .
Ce pauvre Monsieur Dupanloup,
Le voilà chû dans la fournaise!

SILVIUS.

(*La Vie Littéraire*, 30 *Décembre*, 1875.)

DE

LA CRITIQUE LITTÉRAIRE

EN FRANCE ET EN ANGLETERRE.







DE
LA CRITIQUE LITTERAIRE
EN FRANCE ET EN ANGLETERRE.

L'Editeur d'une Revue anglaise, garçon d'esprit et poète distingué, écrivait l'an dernier à un de nos amis des plus intimes quelque chose comme ceci:*

"Cher!

"Aucune notice n'a été donnée dans notre Revue de votre dernier ouvrage, et cependant il en existe une assez longue, qui depuis lontemps dort en type sur les tablettes de l'imprimerie; mais de semaine en semaine j'en ai remis l'insertion, parce que ce compte rendu ne vous serait pas agréable, l'auteur de la notice prenant une vue entièrement défavorable à vos pouvoirs comme traducteur. Je vous prie de croire que je suis très fâché que son verdict soit formulé comme il est; car il me place dans une position difficile vis-à-vis de lui si je rejette son article, et vis-à-vis de vous si je l'accepte. Peut-être trouverai-je un moyen pour sortir de ce dilemme, en tout cas, croyez moi

"Yours truly,

"* * * * *."

Notre ami s'empressa de répondre:

"Cher!

"Des goûts et des couleurs point ne faut disputer!"

Si par hasard l'auteur anonyme de l'article est le même que celui qui, il y a deux ans, m'a infligé sa prose dans le *Morn-*

---

* *Per dire la verità*—aujourd'hui 19 Janvier, 1876, *l'Editeur* en question n'était rien autre que Charles Mackay, le délicieux poète—la Revue était the "*London Review*" et notre ami des plus intimes, c'était NOUS—CHEVALIER DE CHATELAIN.

ing * * *, si bien que l'éditeur a cru de son devoir d'excuser vis-à-vis de moi la brutalité du *reviewer*, c'est que j'ai du malheur !

" Ne vous brouillez avec personne à mon sujet, vous n'en resterez pas moins pour moi quoiqu'il arrive, que l'article soit inséré ou non, avec ou sans ses brutalités, le charmant poète dont j'ai eu tant de plaisir à traduire :

" Les châteaux en Espagne,"

si grandement admirés par le *Junius* du XIXème siècle qui signait, il y a quelques années, ses articles dans le *Times*, AN ENGLISHMAN.

" Sur ce, merci de votre lettre. Quant à ce qui me concerne, vous avez carte blanche pour insérer ou n'insérer pas. Soyez du reste sûr d'une chose, c'est que *l'anonymité* des *reviewers* est la plaie de la littérature anglaise. Un anonyme a donné le coup de pied de l'âne à Byron, l'un des plus grands poètes des temps modernes. De quoi me plaindrai-je ?

" Yours truly,

" * * *."

De cette correspondance qui fut suivie du silence absolu de la Revue et de son éditeur, nous garantissons l'authenticité. L'ouvrage en question fut étouffé entre ces deux lettres, comme on étouffait jadis entre deux matelas les enragés. Ce fait nous a paru servir naturellement de préambule aux quelques lignes que nous semons sur le terrain fertile de la publicité et qui ont pour sujet : *De la critique littéraire*.

En France, dans le monde des lettres, depuis un temps immémorial, il est reçu en principe "*qu'un écrit clandestin n'est pas d'un honnête homme ;*" on a de tous temps et sous tous les régimes fait un assez mauvais parti aux écrivains hargneux, *bravi* de la pensée, qui sous le masque cherchaient moralement à éreinter un confrère et son œuvre ; Fréron lui-même signait ses diatribes ; aussi ces espèces de coupe-jarrets littéraires ont-ils eu pour sort en France de plier les épaules sous la cravache quand ils étaient reconnus, ou de tomber sous le mépris public quand par hasard ils réussissaient à préserver leur honteux incognito.

" Dire du mal sans le signer,
C'est bien signer qu'on est un lâche ! "

Jetait-on à la tête de ces sortes de gens, au théâtre du Vaudeville, aux applaudissements de la salle entière; aussi leur règne brutal, né dans les plus mauvais jours, n'eut-il qu'une existence éphémère.

De nos jours, il n'est pas un littérateur français qui se respecte, dans la haute littérature ou dans la littérature du feuilleton, qui ne signe de son nom l'appréciation qu'il fait du talent d'un écrivain. Villemain, Guizot, de Pongerville, Philareste Chasles, parmi les littérateurs qui trônent au premier étage, Paul de Saint-Victor, Jules Janin, Théophile Gauthier, Louis Desnoyer, Louis Auvray dans la littérature plus modeste qui loge au rez de chaussée du feuilleton, se soumettent à cette loi suprême, qui a pour effet de consacrer la renommée du critique à l'égal de celle de l'écrivain, et de mettre le public à même de jouir de l'érudition du critique, de sa bonne foi, de sa conscience, car le critique qui signe une appréciation quelconque soit de son nom, soit d'initiales connues, donne *ipso facto* à chacun et à tous une garantie morale de son impartialité, de son savoir qui n'a rien de commun avec le savoir-faire du critique qui craint de se nommer de peur qu'on ne soit tenté de relever ses bévues involontaires, ou, qui pis est, de lui reprocher son parti pris de dire du mal de l'ennemi qu'il se plaît à égorger dans le journal assez confiant ou plutôt assez aveugle pour servir de soupape à ses mauvais penchants, à ses haines privées.

" La critique est aisée et l'art est difficile ! "

a dit un grand poète.—Un écrivain réel, un écrivain qui a de la valeur par lui même apprécie la vérité de cette sentence; aussi n'ira-t-il pas contester au chevalier Goresio le mérite de sa traduction du beau poème sanscrit de *Râmâyana*, à M. Garcin de Tassy le mérite de son histoire de la littérature hindoui ou de la traduction de son délicieux poème *Tal-Ulmuluk* et *Bakawali*, n'ira-t-il pas s'inscrire contre le faire de la traduction consciencieuse de Shakespeare par François Victor Hugo, ou contre le bien rendu de la traduction du *Paradis Perdu* par de Pongerville; il n'ira pas nier le jour en se refusant à regarder Victor Hugo comme

le plus grand poète dont s'honore la France,* ou Michelet comme un de ses plus délicieux prosateurs. Non : le critique de bonne foi, de bon goût et de bon sens examinera, dans le froid de sa raison, avec impartialité, les œuvres de ces génies divers, il en fera ressortir les beautés—et même les inégalités —car il n'existe rien de parfait dans ce monde, et le soleil lui-même n'est pas exempt de taches ; et, sous son appréciation, le progrès se fera, l'auteur profitera des avis donnés par l'érudition, et le lecteur appréciera non moins le talent de l'auteur critiqué, que le talent du critique, qui, en s'identifiant au génie de l'auteur, aura fait plus encore apprécier ce génie en en rehaussant les grandeurs, et même en en exposant les faiblesses.

Voilà comment, en France, nous concevons la critique. Encourager les talents naissants, honorer les génies reconnus, voilà quelle nous paraît être la mission de la critique ; voilà pourquoi, nous nous plaisons, nous autres Français, à lire les savantes dissertations qui ornent les pages de la *Revue des Deux Mondes*, tandis que nous avons peine à suivre les longues divagations de nombre de Revues anglaises, qui, sous forme de profondeur, jettent l'ennui à

* C'est parce que *l'Athenæum* ne signe pas ses articles-critiques, que sous la direction *cloaque*,—sous la direction *fangeuse* du Sieur H. W. Dixon – qui a duré VINGT ANS, le dit *Athenæum* en rendant compte des "Misérables" de Victor Hugo a pu écrire, sans risquer d'être *cravaché*, que Victor Hugo étant né en 1802 *n'était plus qu'un vieil acrobate*. Le Dixon lui-même, cet infâme chenapan, ne nous a-t-il pas souhaité, dès 1866, à Nous qui écrivons ces lignes, *le Pépin d'Anacréon !* En 1866, nous avions déjà trop vécu pour ce saltimbanque—*l'Insulteur* de Victor Hugo ! Ce Dixon qui comme secrétaire de *feu* le *Shakespeare Committee*, s'est couvert à tout jamais d'un ridicule *indélibile*.... Eh bien ! cet être vil—cet être si justement vilipandé—n'eût pas osé, tout impudent qu'il soit, signer de son nom *malpropre* que Victor Hugo étant né en 1802 n'était par le fait de sa naissance, *qu'un vieil acrobate !*...

Nous reproduisons à la fin de cet article les pages 68, 69, 70 et 71 de notre livre "*Les Misérables*" par Victor Hugo, *reviewed for the Jersey Independant* by the Chevalier de Chatelain—1 vol. de 150 pages, dont hélas ! l'édition est épuisée. Ce plaidoyer écrit en Anglais, aidera à celui improvisé par nous dans les colonnes du *Courrier de l'Europe* le 2 février, 1861. Qu'on se le dise !

CHEVALIER DE CHATELAIN.

pleines mains. Nous faisons pourtant grand cas de la littérature anglaise, personne plus que nous ne tient en honneur et les prosateurs et les poëtes de la vieille Angleterre; mais pour les *reviewers* anonymes nous avons la plus forte antipathie; nous ne le cachons pas. Voyez la différence entre les critiques de France et ceux d'Albion. Les critiques en France, choisis parmi l'élite de la littérature, écrivent à ciel ouvert, devant Dieu et devant les hommes, ayant la conscience de remplir une noble mission; en Angleterre, au contraire, où se recrutent les flibustiers de la critique anonyme qui taillent et aiguisent leur plume dans le huis clos le plus absolu? Ils se recrutent à de rares exceptions, pour la plupart, dans les bas-fonds des Universités d'Oxford et de Cambridge dont ils ont été, dans leur jeune temps, ce que nous appelons en France des *fruits secs*, ce qu'on nomme ici des *wooden spoons*, ayant quitté les deux universités sans pouvoir jamais gagner la moindre distinction honorifique, sans pouvoir jamais accrocher le moindre dégré. Restés sans carrière après des études insuffisantes, ces échappés des universités se ruent sur les Revues. Là, sous prétexte d'articles littéraires sérieux, ces bilieux parias entassent lieux communs sur lieux communs, paradoxes sur paradoxes, écrivant les deux tiers de leur article sur un sujet tout à fait étranger à l'ouvrage, compilant à cet effet, pour paraître érudits, les collections du British Museum. Ce premier labeur accompli, ils abordent l'ouvrage confié à leur examen, ils l'épluchent—qu'on nous permette ce mot—pour arriver à cette conclusion inévitable: que l'ouvrage analysé est mauvais, circonstances et dépendances; que ce n'est tout au plus que la menue monnaie d'une pièce d'or, s'ingéniant à prouver qu'eux seuls, les critiques anonymes, sont la pièce d'or de bon aloi; qu'ils sont les Dieux de l'Olympe littéraire. Et, de fait, ils le sont presque; ne sont-ils pas appelés, de par la puissance du premier *publisher* venu, à s'ériger en juges des vivants et des morts, à sabrer surtout les aspirants eussent-ils noms Chatterton, Byron, Malfilâtre ou Gilbert? Ne leur faut-il pas, en effet, se consoler du désappointement immense, fruit de leur nullité, et se venger sur le tiers et le

quart, sur la société entière, de leur propre insuffisance? Ces critiques anonymes n'ont jamais qu'un seul verdict de culpabilité contre l'auteur examiné; avec eux point de précepte de camaraderie, comme celui-ci: "Nul n'aura de l'esprit que nous et nos amis!" Ces gens-là n'ont pas d'amis! Ils s'aiment, ils s'adorent, ils se *narcissent* tous, mais, chacun en *à parte;* et ils seraient capables d'écraser l'œuvre d'un confrère de leur espèce, si—ce qui n'est pas encore arrivé—il pouvait se trouver un confrère capable d'écrire le moindre petit volume.

Oh! oui, la critique déshonnête, ses faiseurs et ses apôtres offrent dans tous les pays du monde le spectacle écœurant de la médiocrité s'efforçant par les moyens les plus illicites, parfois même les plus abjects, de se substituer à la capacité, soit en mettant à néant les espérances même les plus belles d'un génie en herbe, soit en niant l'évidence, et en contestant des supériorités depuis longtemps reconnues.

C'est qu'il faut bien peu de chose pour mettre un auteur dans les mauvais papiers d'un critique anonyme déjà fort mal disposé au vis-à-vis de tout arbre qui porte feuilles et fruits.

Dans le siècle où nous sommes, un auteur par exemple ne vit pas comme vivait jadis un ermite ou un cébonite—quand il y avait des ermites et des cénobites—dans une hutte isolée, dans un cloître encore plus, séparé du monde; il ne vit pas non plus comme le rat du bon Lafontaine dans son fromage, par la raison sans réplique que l'auteur dans le commencement de sa carrière n'a presque jamais un fromage à lui. Donc, en attendant qu'il devienne comme le moine Lacordaire, malgré son humilité proverbiale, membre d'une académie mondaine, si c'est là la marotte qu'il poursuit, il va, il vient de par le monde, frôlant les uns, frôlant les autres, dépensant, éparpillant ses idées avec cette générosité, cette prodigalité, qui conviennent si bien à ceux de sa nature expansive; et, par ci, par là, blessant involontairement un de ces membres invisibles du conseil des dix, ici un aristarque de la presse anonyme, là le grand Lama de quelque grand journal que

sa conversation insignifiante, son air vulgaire, son manqne de tenue avaient dû faire prendre à l'auteur pour un de ces comparses obligés qui parcourent les salons pour en peupler le vide, sans laisser d'eux la moindre trace, si ce n'est parfois la trace de leur impolitesse ou de la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes. A quelques jours de là, le malencontreux auteur fait paraître un ouvrage, le fruit de longues années d'un rude labeur; l'aristarque ou le grand Lama ouvre le livre, si même il se donne la peine de l'ouvrir, un coup d'œil est par lui jeté sur le titre et sur la préface, une faute d'impression, un mot mal sonnant découverts, et vite d'un péché véniel on fait un péché mortel et l'auteur est envoyé à...Coventry ou à Bath. L'aristarque ou le grand Lama en question eût-il osé agir avec un tel sans façon s'il eût dû signer son verdict et le motiver par quelques "considérants?" Il est permis de croire le contraire.

Donc, nous ne considérons que comme un mal transitoire la critique littéraire anonyme en Angleterre; de ses méfaits nombreux poussés à l'excès, naîtront forcément les bienfaits d'une réforme; et au nom des auteurs anglais d'un mérite incontestable, d'un mérite reconnu, nous aurons à ajouter plus tard le nom de critiques qui seront estimables et, prenant la responsabilité de leurs *Revues*, seront dignes, sans aucun doute, d'être estimés; car, disons le, malgré toutes les défectuosités du système de la critique anonyme en Angleterre, jamais la presse anglaise ne se rendrait coupable d'une action telle que celle qu'il nous reste à dénoncer *urbi et orbi*, comme on dit à Rome, qui vient d'avoir pour théâtre Bruxelles, la jolie capitale de ce petit paradis terrestre qu'on appelle la Belgique et qui a l'avantage d'être régi par le roi le plus honnête homme qu'il soit possible d'inventer. Si le lecteur veut, sur l' aîle de la pensée, nous accompagner à Bruxelles, il assistera avec nous à la naissance d'un *canard* de la pire espèce, d'un *canard* de la haute école de Basile, couvé non pas dans les colonnes souvent charivaresques du *Sancho*, mais dans les graves colonnes d'un journal sérieux qui affecte la sévérité et le comme-il-faut du *Journal des Débats*.

Il existe à Bruxelles dans le quartier fashionable, Montagne du Parc, un journal qui a nom *l'Indépendance Belge*, journal qui a été lu un peu partout dans ces dernières années, journal qui se lira moins cette année et les années suivantes si le décret du 24 Novembre dernier, comme il y a tout lieu de le croire, permet à la presse française une allure plus franche; *l'Indépendance Belge*, quant aux faits politiques, étant moins bien renseignée que les journaux Anglais, et principalement le *Times* et le *Daily Telegraph* qui ont sur elle une incontestable supériorité. A l'instar de la *Presse* et du *Constitutionnel*, *l'Indépendance Belge* publie des feuilletons, quelques uns sur les théâtres de la Belgique, sur les beaux-arts, ou sur la littérature. Ces feuilletons signés des initiales de leurs auteurs contiennent des revues qui paraissent consciencieusement faites et qui ne peuvent manquer d'être utiles à l'art, aux artistes, aux auteurs, en un mot, à chacun et à tous en propageant le goût du beau sous toutes les formes. D'autres feuilletons aussi futiles que les premiers sont utiles paraissent aussi dans *l'Indépendance Belge* et sont signés de ces pseudonymes cabalistiques *Manè—Tecel—Pharès*— trilogie bizarre, dont chaque tiers flagorne le tiers auquel il est accoquiné. L'encens que brûle sur l'autel de *Manè*, son collaborateur *Tecel*, n'est égalé que par l'encens brûlé par *Pharès* au nez de ses deux associés. Jamais telle camaradie en partie triple ne s'est vue; ce serait du dernier bouffon si ce n'était du dernier ridicule. Les trois feuilletonistes, quand chacun d'eux a payé son tribut d'éloges à l'autre, parlent un peu de tout; *de omnibus rebus et quibusdam aliis.* La chronique quand elle est spirituellement et loyalement faite, est une causerie écrite; et je ne sache rien de plus aimable qu'une causerie piquante alors qu'y préside le goût et le bon goût surtout. On pourrait bien reprocher aux trois chroniqueurs de s'appesantir un peu trop souvent sur les aventures scabreuses de ce demi-monde qui, à Paris, tient sa cour dans le quartier Breda, en revanche de passer trop souvent sous silence les scandales et les scandaleux marchés du monde *boursicotier;* mais ce dernier monde étant un monde doré sur toutes les coutures, *Mane*,

Tecel, *Pharès*, paraissent avoir reçu ordre de le ménager, et de ne pas crier haro *sur les emprunts turcs dont les annonces peuplent fort agréablement les colonnes d'un journal, fût-il indépendant.* Aussi lorsque *Manè*, *Tecel*, *Pharès* ont parlé, les uns et les autres des ridicules de quelques parvenus, non encore au pinacle, de la gelée ou du dégel, de l'abus des crinolines et de quelques questions sociales aussi palpitantes d'actualité, il arrive souvent qu'il ne reste plus rien dans leur sac. Et tel dût être, le 11 Janvier dernier, la position difficile et vraiment pénible dans laquelle s'est trouvé Pharès. C'était son tour d'écrire six colonnes de feuilleton, ni plus ni moins, 56 lettres à la ligne, bonne mesure, et non pas des lignes à la Dumas se composant à elles seules d'un monosyllabe :

— Quoi ?...
— Oui !...
— Mais...
— Chut !
— Oh !
— Ciel !

Donc Pharès se battait les flancs pour trouver sinon du nouveau, merle blanc que dénichent rarement les chroniqueurs, mais la chose la plus banale, et quelquefois la plus difficile à trouver, *de la copie!*

Or, voici le produit de l'imagination *frappée à glace*, car ce jour là il gelait à pierre-fendre, le produit de l'imagination aux abois de Monsieur Pharès.

Un éclair fauve se fait dans sa cervelle, et soudain il se rappelle qu'il existe un littérateur que de nombreuses biographies écrites avec une verve mordante contre des banquiers et des agioteurs ont fait condamner à la prison et à l'amende, un littérateur qui a dû quitter Paris et qui est, au moment même, en Russie ; et voilà M. Pharès, sans scrupule et sans vergogne, qui fait le roman de la mort de M Eugène de Mirecourt.* Selon M. Pharès M. de Mirecourt est mort

* Nous devons déclarer ici, Nous, Chevalier de Chatelain, que nous n'avons jamais vu, jamais connu, jamais échangé une lettre avec

dans la misère à Saint-Petersbourg. *L'Indépendance* est un journal si bien informé! M. Pharès ne s'inquiète pas si M. de Mirecourt a laissé sa femme à Paris, sa vieille mère dans la province, sa fille et son gendre en Angleterre; si cette mort, racontée avec les couleurs de la vérité, va jeter le désespoir et le deuil dans la famille du littérateur ou la consternation parmi ses amis! M. Pharès a besoin de copie... il lui faut de la copie!... Et singeant Richard III: "Mon royaume pour un cheval!" a-t-il dit: "Mon honneur de feuilletoniste pour de la copie...!" Sur *son* mort, Pharès s'acharne et se rue comme Falstaff sur un cadavre inoffensif, comme le vautour sur sa proie; sous le spécieux prétexte d'analyser les productions d'Eugène de Mirecourt, il le dissèque, le scalpel en mains; il se garde bien de parler de la biographie de Victor Hugo qui a concilié à Eugène de Mirecourt l'estime des honnêtes gens, les suffrages même de ses ennemis; ne demandez pas d'impartialité à ce Pharès, à cet échappé du festin de Balthazar, c'est de la copie qu'il lui faut, et la critique entendue à la façon de Pharès est plus prolifique, produit plus de copie que la louange *in extremis* d'un garçon d'esprit. Aussi Pharès se met-il à danser comme un saltimbanque sur le cadavre d'Eugène de Mirecourt. C'est un réquisitoire à froid qu'il formule sur *son* assassiné, réquisitoire qui ne pourra manquer de plaire pense sans doute Pharès aux banquiers qui ont fait condamner de Mirecourt, et qui par suite sera utile à *l'Indépendance* (?) *Belge;* aussi il fait beau voir le brio de l'oraison funèbre qui se termine par cette pasquinale de haut goût:

"Ce n'était pas tout à fait un coquin!"

Le fait que nous signalons au mépris public, les tribunaux devraient en connaître. L'action de Pharès est plus qu'une mauvaise action, qu'une plaisanterie odieuse, c'est une crime moral. De gaîté de cœur jeter la désolation dans toute une

---

Monsieur Eugène Mirecourt—un mystère pour nous! donc, il n'y a pas de camaraderie dans le fait que nous dénonçons ici.

famille, c'est le fait d'un homme qu'eût classé Montaigne parmi ceux qui ne sentent rien remuer sous la mamelle gauche. Nous ne craignons pas de le dire: l'honnêteté publique a été scandalisée, révoltée de cette façon régence de dénaturer des faits, d'abuser de la crédulité. Si l'éditeur de *l'Indépendance Belge* est à la hauteur des devoirs que lui impose son titre de gérant responsable, il désavouera un collaborateur qui, par un abus de confiance, a dû tromper sa religion; et le nom de Pharès pourra bien ne plus briller désormais que par son absence dans les colonnes de *l'Indépendance*.... Au xixième siècle, un journal peut-il vouloir servir, d'égoût aux mauvaises passions? Nous qui avons l'honneur de tenir une plume honnêtement, nous disons crânement: Non! Feu le *Satirist* de Londres, feu le *Tam Tam* de Paris, deux journaux ignobles qui faisaient profession de *chantage* et qui battaient monnaie sur le scandale vrai ou faux ont été tous deux forcés de *déchanter*, à Paris de par les tribunaux, à Londres de par l'indignation publique; nous augurons trop bien de *l'Indépendance Belge*, pour ne pas penser que justice sera faite par ce journal de la *malice* insensée de son correspondant. La presse Anglaise qui, trompée par l'assertion de Pharès, avait enregistré la mort de M. Eugène de Mirecourt en ressuscitant l spirituel écrivain, a donné la mesure du profond dégoût que lui inspiraient les façons d'agir du journal Belge.

Nous vivons à une époque où chaque jour amène un progrès; chaque homme est de nos jours plus encore l'enfant de ses œuvres que l'enfant mis au monde par sa mère; chacun assume la responsabilité de ses faits et gestes, de ses opinions, quels qu'elles soient; Lord Brougham émettait la semaine dernière encore, dans la *Critique littéraire*, et qui plus est en français, ses idées sur les choses du temps, et scellait de son grand nom la responsabilité de son factum, et un critique resterait *anonyme?*... Et pourquoi? Parce qu'il lui serait plus facile, sous le masque, de détruire la réputation d'un homme de lettres ou d'un poète, ou d'expédier dans l'autre monde, comme vient de le faire Pharès,

un confrère-ès-lettres dont il jalouserait le talent... Un tel état de choses ne saurait durer longtemps, et nous serions bien trompé si nous n'assistions au commencement de la fin, à la dernière heure, à l'agonie de cette lèpre littéraire appelée *la critique anonyme!*

LE CHEVALIER DE CHATELAIN.

Nous donnons ici l'extrait promis par nous dans la note de la page 62.

Previous, however, to our analyzing this noble work, we had read several letters addressed to us during our absence, having reference to the subject in hand, one of which contained these memorable lines: "Have you read, my dear Chevalier, the atrocious review (?) of the concluding volumes of *Les Misérables* in the *Athenæum?*—a disgrace *even to that paper*. I say 'atrocious'—the gross insults heaped upon the age of Victor Hugo stamp the writer, whoever he may be, as a ——. The reviewer and editor ought to be pilloried and pelted." Another correspondent, speaking of the same worthies, declares that it would be a good deed "to nail them up like dead carrion, a warning to similar disgusting creatures."

As a standing rule, medical men warn us against the too frequent use of emetics, lest the nausea they produce should bring on a state of general ill health. Another rule is to avoid over heavy nourishment, if we wish to steer clear of indigestion. Hence our readers may conclude that we read the *Athenæum* but seldom. For several months past that journal has fed chiefly on "Bacon,"* an excess of which indigestible and unwholesome food being liable to engender leprosy—an ugly complaint enough, as we gather from mediæval chronicles—we prefer leaving it to its lazaretto in Wellington Street. Still in this instance we invested three pence in the purchase of a copy of the *Athenæum*,

* *The Life of Bacon*, by J. Hepworth Dixon, Editor of the *Athenæum*, a work belonging to the school of conjectural biography, closely bordering on fiction.

which we could not help regretting we had not given instead to the sweeper at the crossing upon reading the diatribe penned by the literary *Thenardier* belonging to that paper. The review is nothing short of disgusting. We who know how the bill of fare is concocted in many of these weekly journals, make bold to say that whoever the hack scribe may be who dished up the hash in question, under orders from the *chef de cuisine*, said scribe would never have had the brass to affix his signature, however damaged it may be, to such an article, had a declaration of his individuality been obligatory. Since the article, however, is anonymous, the whole weight of the responsibility rests with the editor, Mr. J. H. Dixon, the Great Lama of the *Athenæum*, who ought to have pruned the instances of bad taste, coarseness and ineptitude, with which it abounds. It is true that in so doing it must have been reduced to its true value, viz. zero, in which case we should not have had the disagreeable task of holding it up to public contempt.

In reply to the anonymous inquisitor, who twits Victor Hugo for being "declined into the vale of years," we shall remind him that the 19th century is only sixty-two years old, and that the great poet was born later than 1800, and moreover, be it said in no profane spirit, that the Almighty, though old as eternity itself, yet in spite of so incalculable an age, creates daily, hourly, nay at every moment, fresh wonders to delight our eyes, and thrill our souls into pouring fourth hosannas of gratitude and admiration—that genius is young even when a centenarian, while silliness is a twaddler even in its nonage—that the most productive tree yields its richest fruits only after a number of winters have passed over its head—that the aloe blossoms but once in a century —and that the flower called Immortality, which hovers over the Infinite, is likewise not the produce of a day, but requires centuries to unfold its treasures, and that Victor Hugo, had he written no other works than *La Légende des Siècles* and *Les Misérables*, would yet have won that never fading flower which so rarely blooms during a poet's life-time; while we question much whether the writer of the

article in the *Athenæum*, even were he to attain the age of the patriarchs of old, would ever be anything beyond *un sot en trois lettres*, as we say in French.

Having already given our opinion on anonymous criticism in our opening article on *Les Misérables*, we do not wish to go over the same ground again, except so far as is unavoidable, when showing up the abuses that spring from one and the same source. We attack the system in general, and not the *Athenæum per se.* In this respect it is neither worse nor better than its compeers. We should not expect any more rational judgment from the *Press*, for instance, who on the system of "Tell me with whom thou goest, and I will tell thee what thou doest," first enquires not what are the author's merits, but what are his politics? Should these happen to be Conservative, then his work is extolled to the skies; but should he lean to the Liberal side, though he were as profound as Locke or brilliant as Macaulay, his lucubrations are condemned before the first leaf of his volume is cut. *Ab uno disce omnes.*

The anonymous hacks of the self styled literary papers feed at as many mangers as they can. They live on scandal, and will "damn with faint praise" or with gross abuse to-day in one journal the very work they eulogized but yesterday in another paper, according as the editor happens to feel disposed towards the author or publisher. The anonymous system leads the whole herd of periodical writers to prostitute their pens and their dignity—it is to the Press what the Haymarket (or *cow* market, as a friend of ours pithily styles that tainted locality) is to social life; and these literary bravos bear a faint analogy to bullies of another sort, who protect the erring nymphs who bring their charms to market and levy a tithe on their sale—the latter being "misérables," wallowing in the depths below the *mezzanine* floor,* and feeding on garbage, while the former

* In the number for the 28th June, which closed its career as a weekly journal, *The Critic* gives the following astounding sample of translation from a passage in *Les Misérables*, which we should have deemed incredible had we not seen it in print. es[illegible]

batten upon the authors whom they slay—the laurel even proving no protection from *their* thunderbolts. We need no further proof of what we advance than the treatment Victor Hugo has received at the hands of the coxcombical critic of the *Athenæum.*

But we gladly turn away from that sink of literary uncleanliness called the "Athenæum," and avoid asphyxy by seeking for pure air and light beneath the portico of the temple Victor Hugo has raised to humanitarian principles.*

---

the quotations in the first article had led us to expect much better things from it.

The French text runs as follows: "Un quatuor de bandits, Claquesous, Gueulemer, Babet et Montparnasse, gouvernait de 1830 à 1835 le *troisième dessous de Paris.*"

It is "done" (query done for ?) into English thus: "Four brigands, ClaquesONS, Gueulemer, Barbet and Montparnasse ruled from 1830 to 1835 the THIRD REGIMENT OF RASCALS IN PARIS."

Further than this absurdity cannot go!

Happily for the public in general, and for Victor Hugo in particular, the editor of *The Critic* has not been entrusted with the authorized translation of *Les Misérables.* The illustrious chairman of the Assolant-Insolent banquet is only empowered to write a melodrama on Hugo's work. We hope, however, that he will prepare himself for the task by a preliminary course of study to the effect of fathoming the meaning of the nickname *Claquesous,* which he writes ClaquesONS, and that some discerning friend will point out the exquisite nonsense of the *ga ·in's* building *art bridges,* as it stands, in his version, instead of *Pont des Arts.*

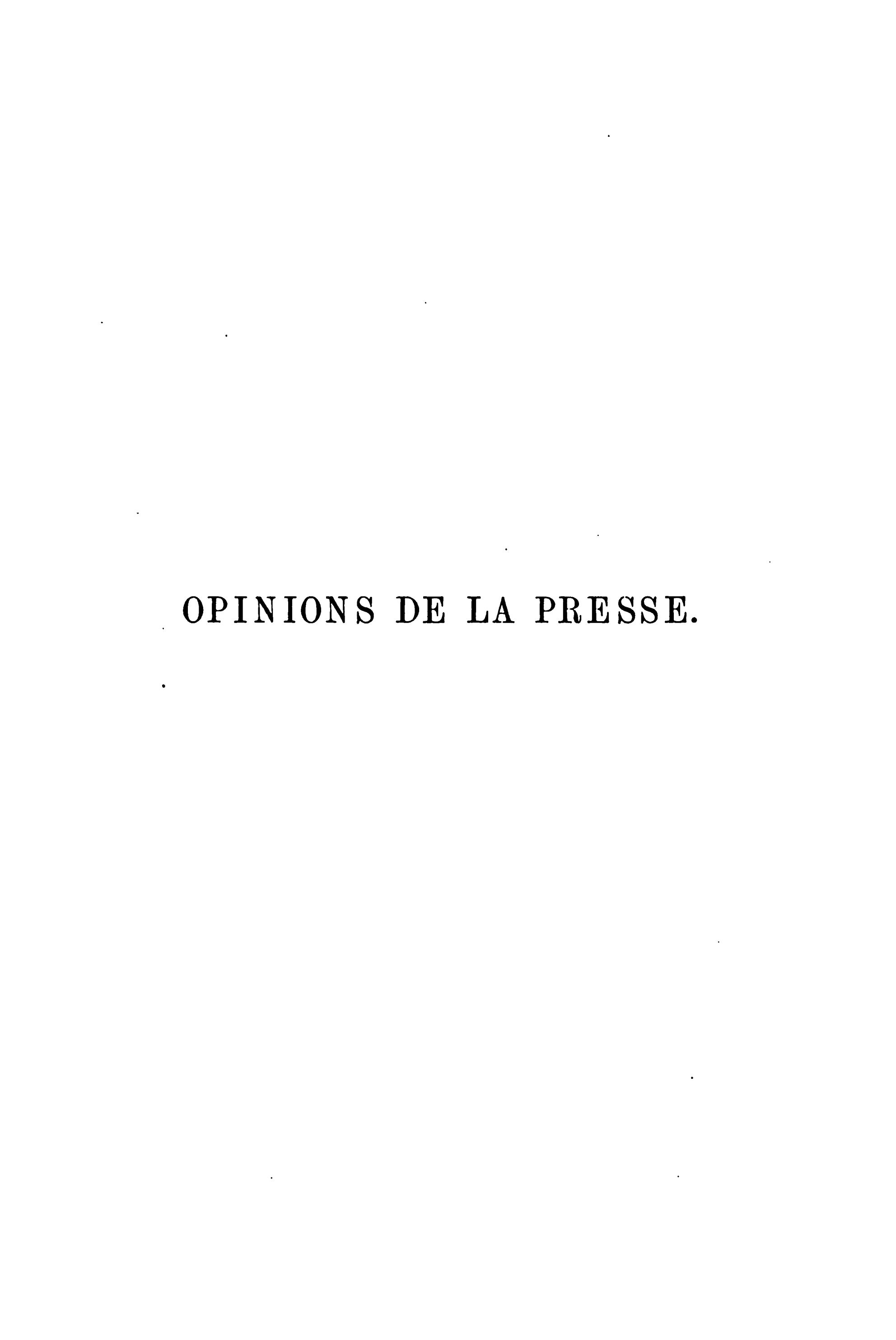
Yet these are the people who sit in judgment, behind the screen of anonymousness, on all of us authors and translators.

C. DE C.

* *See* pages 72-73, &c. of this little book, "Les Misérables," Souvenir de 1862, reviewed for the Jersey Independent."

C. DE C.





OPINIONS DE LA PRESSE.



QUELQUES

OPINIONS DE LA PRESSE

SUR LES

DERNIERS OUVRAGES

DU

CHEVALIER DE CHATELAIN.

LE CONTE D'HIVER,

Drame en 5 actes de W. Shakespeare. Traduit en vers Français par le Chevalier de Chatelain. [Rolandi.]

Shakespeare's play of the "Winter's Tale" is here cleverly rendered in French verse by an author who has in previous works manifested his appreciation of the greatness of the English dramatist, and his own poetic feeling.—THE NEWS OF THE WORLD, *18th July*, 1875.

That veteran author, the Chevalier de Chatelain, now in his 75th year, has apparently quite out-grown the assaults of old Father Time, for he again comes before us with another instalment of his gigantic task, as vigorous, as exact, and as poetical as ever. There be few, indeed, to whatever nation they might belong, having the courage to attempt so vast, so thankless, and so difficult a labour as the translation of the works of William Shakespeare, play-right and actor, into another language.

To Englishmen themselves, the language of the immortal William, as well as the turn of his thoughts, the point of

his quips and cranks, the essence of his jests and allusions, have become somewhat *roccoco*, by (as the lawyers would say) the effluxion of time. It is the fashion for other European nations to pay the same respect to the reputation of Shakespeare, that we do to those of Molière, Corneille, Lopez di Vega, and other foreign dramatists of the first rank. But no doubt these foreign eulogists take for their motto, "Omne ignotum pro magnifico," as we can confidently over few alas! there be, born and bred out of the realm of Merrie England, who can pretend to understand, much less enjoy, the works of this greatest of the old dramatists. The Chevalier de Chatelain does, however, more than understand and enjoy Shakespeare's writings: for he is the magician who makes them enjoyable and comprehensible to his countrymen. And this, not in lame and halting prose, but in fecund and flowing verses which scintillate in every line with the genius of their original. In the plays already rendered into French by this author we have by far the largest half of Shakespeare in a new phase. . . . . We can only hope that this labour of love will not remain a "torso," but that the Chevalier will lack neither the life, vigour, nor determination to complete an undertaking which, when finished, cannot fail to be a most enduring literary monument. Apprehensively, the Chevalier takes a premature leave of his hearers, and being warned by sundry playful apoplectic seizures, writes his own epitaph, and bids a grimly humorous adieu to the terrestrial sphere in which he has gloriously worked, and has heartily enjoyed for so many years. However, we are happy to say, that the old Adam and the *cacoëthes scribendi* being evidently still strong in him, he completes his threatened farewell by promising, if we all live till 1881, a translation of "Measure for Measure," and a work which will rank, for interest and curiosity, with the personal memoirs of any period—viz., "The Recollections of an Octogenarian." The Chevalier has lived so long, has seen so much, and has been intimate with so many of the political, social and literary celebrities of his time, that his book will probably be as piquant and as instructive as the records of his great countryman, the Marquis de St. Simon.—THE WESTMINSTER GAZETTE, *July* 21, 1875.

The Chevalier de Chatelain continues assiduously his labour of love, and presents us with the plays of Shakespeare one by one in excellent French verse. The translation of the "Winter's Tale" is not a less remarkable accomplishment than his "Timon of Athens" and his previous renderings.—SUNDAY TIMES, *July* 25*th*, 1875.

SHAKESPEARIAN TRANSLATIONS.—We have here another of those admirable Shakespearian translations into French, in which the Chevalier de Chatelain has been hitherto so remarkably successful. The play, thus dealt with, is in this instance—the "Winter's Tale"—one of the most difficult of all the immortal dramatist's works to turn into a foreign language, on account of the original idiomatic structure being certainly more positive in most of its scenes than in any of those, which have previously been so cleverly dealt with, as to induce any one who knows no better, to suppose that an original, and not a translated, play was presented to his notice. The further the Chevalier de Chatelain proceeds in his nobly intentioned object of making Shakespeare more thoroughly known to his countrymen, the larger is his success, and the more satisfactory its results in every particular.—BELL'S WEEKLY MESSENGER, 31*st July*, 1873.

The Chevalier has translated into his own native tongue several of Shakespeare's dramas, but in none has he achieved a more complete success than in the work now before us. That the Chevalier thoroughly understands and appreciates Shakespeare, the former translations have fully proved: but where of many things all are good, there must still be one that is the best. And so we can say of the "Winter's Tale." Never did the able translator more completely catch the spirit of the original than in this work: never did he more felicitously interpret the meaning of the dramatic writer than in his version of the play under notice. The English student, who is striving to make himself master of the French language, either with or without a tutor, should procure the work, which he may do for the small outlay of two shillings. He will find it a great assistance to his studies, to which a comparison of the translation with the original will render an additional charm.—REYNOLDS' NEWSPAPER, 1*st August*, 1875.

LE CONTE D'HIVER (THE "WINTER'S TALE") DE SHAKESPEARE.—Tel est le livre remarquable que vient de traduire l'infatigable Chevalier de Chatelain, traducteur des œuvres de Chaucer, "des Beautés de la Poésie Anglaise," du "roi Lear," de "Macbeth" et de nombreuses autres pièces du grand Shakespeare, et auteur lui même de plusieurs ouvrages originaux. Comme toutes les autres traductions de M. de Chatelain, celle du "Conte d'Hiver" brille autant par la beauté et la forme du vers, que par la fidélité de la reproduction de l'œuvre dans une langue si différente de celle où elle fut écrite. Shakespeare doit être fier de se voir revivre, après trois siècles de distance, sous une forme française.

Dans ce drame colossal, il serait difficile de faire un choix, et de dire: Telle ou telle idée est parfaitement reproduite, tels ou tels vers sont beaux, de signaler tels ou tels passages. En ce cas il faudrait citer à peu près les cinq actes de la pièce. Pourtant, pour donner une faible idée de la beauté et de la fidélité du travail, nous en citerons un seul passage, pris au hasard:

POLYXENE.

Nous étions, belle reine, en nos jeunes ardeurs
Deux fieffés étourdis, n'ayant rien de l'abeille,
Rêvant un lendemain aussi beau que sa veille,
Et croyant qu'à nôtre âge on ne pouvait vieillir.

HERMIONE.

Des deux, mon noble époux aimait mieux le plaisir.

POLYXENE.

Nous étions comme deux agneaux inséparables,
Au soleil bondissant; tous les deux indomptables,
Innocents tous les deux; dans cet état moral
Nous ne connaissions pas l'art de faire du mal.
Nous pensions que chacun avait notre innocence,
D'un sang impétueux, et si l'effervescence.
Ne nous eut exalté plus tard,—c'est bien réel,
Nous eussions proclamé notre innocence au ciel,
Et nous eussions pu dire à notre divin père,
Nous sommes purs,—hormis la tache originaire!

Ces vers sont d'une beauté et d'une poésie de première classe.

Nous disons donc en toute sincérité que la pièce anglaise est reproduite en français avec une élégance, une verve et une fidélité qui nous étonne, et qu'il fallait un énorme courage et une foi robuste en sa puissance pour entreprendre un si grand, un si énorme travail. Eh bien! le Chevalier a eu et ce courage et cette puissance. Nous l'en félicitons bien sincèrement et ne pouvons que recommander la lecture du "Conte d'Hiver" à toutes les personnes de bon goût, à tous les amateurs et connoisseurs de vraie poésie. H. E. M. —GAZETTE DE GUERNESEY, 4 *Août*, 1875.

The Chevalier de Chatelain has given us another intellectual treat. "Le Conte d'Hiver," delayed, unfortunately, in its appearance by the serious obstacle of the failing

health of its able translator, comes to us with more than usual attractiveness. We have come to regard the advent of these results of his literary labours with great anxiety. It has so often now fallen to our lot to notice them that we have become, as it were, closely identified with them, and any hitch in their appearance only serves to whet our appetite for such mental food. Although not presenting such splendid opportunities for the display of our excellent friend's masterly powers of translation, there is, as in most of Shakespeare's plays, the individuality of the theme to work upon, and none better than he could so successfully catch the spirit of it. That his work is faultless, the Chevalier himself would be the last to claim. Lord Derby's memorable dictum of everything suffering by translation, except a bishop, being sufficient bar to such a pretension. But if you take up the text lovingly and are yourself *facile princeps*, an all important consideration, you will see so little to complain of, as to award it the diploma of honour. Take, for example, the opening of the fourth act, an act rich throughout; and again, the second scene of it. No joke that to translate the quips and quidlibets of Autolycus —worth a month's study to our mind is it. So, indeed, throughout. It is all very well for carping critics to rave about the exigencies of French versification, or the genius of the original being lost. Let them improve it if they can; and, if not, be careful to preserve a "masterly inactivity." For ourselves we are content and thankful to accept the translation *con amore*, our only regret being the probability is so defined as to make it in some sense doubtful whether our occupation as critic be not all but gone. All but an octogenarian, we can hardly hope it will be granted to M. de C. to have physical strength sufficient for many such efforts; but we can assure him, amongst his troops of friends and admirers, can be found none who more cordially wish him all this than ourselves. That the present exhibits no falling off of mental power we gladly note, and we do not despair of seeing A.D. 1881 "Les souvenirs d'un Octogénaire, et le couronnement de l'édifice." Long may it indeed be before "Mon épitaphe" becomes a reality.—STRATFORD-UPON-AVON CHRONICLE, 13 *August*, 1875.

The Chevalier de Chatelain, who has resided in England during thirty years, is a man of letters who deserves well of two great countries—and, we may add, of their many populous colonies. Putting aside the question of how near to, or how far from, a close rendering of the actual words of English verse, and, above all, of Shakespeare, a French

translation in rhyme can be, we take the broad and admirable fact that the Chevalier de Chatelain has, with inexhaustible industry, placed it in the power of all Frenchmen to know very much, not only of many of Shakespeare's plays, but also of Chaucer's poems, and of quite a heap of English poets since their day, including the majority of English poets of the present time. If this labour of doubly meritorious patriotism does not entitle the Chevalier to the grateful recognition of both France and England, we do not know what translator ever deserved it. His last work, just published by Rolandi, is a genial rendering of the "Winter's Tale" into French verse. R. H. H.—THE ST. JAMES' MAGAZINE AND UNITED EMPIRE REVIEW, *edited by S. R. Townsend Mayer, September*, 1875.

Le Chevalier de Chatelain, whose greatest glory is undoubtedly the successful winning of the Dunmow Flitch in 1855, is so favourably known by the lesser achievements of having translated Chaucer into more than elegant French, that we are glad to see a "Winter's Tale" in a French dress. His thorough desire to catch a rhyme, even by fishing up assonants at the commencement of a line; his bold conversion of the melodies of Autolycus, at the sacrifice of all merely imitative metre, into an Auvergnat *patois*, must render the translation of a "Winter's Tale" interesting. Whether he quite comprehended the meaning of his author more lucidly than previous French Shakespearian translators we may guess, but the following passage perhaps gives a fair example:—

SHAKESPEARE.

But I'd say, he had not.
And I'll be sworn, you would believe my saying,
Howe'er you lean to the nayward.—Act ii. Sc. 1.

DE CHATELAIN.

A vous en disant ; non !
Moi, je dois être crue . . . . Hermione est mon nom !

The first song of Autolycus is thus rendered:—

Quand commence à pointer le narcisse superbe
Que jeune fille danse en nos charmants vallons,
Quand sous les pieds s'éjouit l'herbe
L'hiver a fui, chacun déserte les salons.

The charming way in which the fourth line—"For the red blood reigns in the winter's pale," is rendered, would have made Autolycus, who had long since given up wearing

"three pile," have some remembrance of the *salons*. The desire of the shepherdess Mopsa for a "tawdry lace" is hardly illustrated by the words—"vous m'avez promis un collier," and in the same scene the "parcels of charge" of which Autolycus speaks are not precisely "merchandises." The late Earl Derby said that everything suffered by translation excepting a bishop, so we must not imagine that the delicate *nuances* of the Elizabethan dialect could altogether escape some transversion. Many of the lines are elegant, all breathe the spirit of one who is a better author than a translator. For use in young ladies' schools,* where trans-

* Pour recommander la lecture du "Conte d'Hiver" dans les "*Ecoles de jeunes filles*"—il faut être plus que fou—il faut être archi-fou ! ... il faut être absurde, cela soit dit, *entre quatre z' yeux*, à la rédaction de "Public Opinion." *Honni soit qui mal y pense !*

Cet article de "Public Opinion" l'article *d'un mauvais coucheur*, s'il en fut, qui lui, n'eut certes jamais obtenu le *Flitch of Bacon*—cet article sur lequel il asseoit *notre réputation littéraire*, est très drôlement critiqué par "The Geneva Cross" du 30 Septembre. Nous n'envoyons pas les "Nouvelles de l'Autre Monde" à Public Opinion .... *cui bono ?* Mais nous détachons pour ce savant journal qui vit *de l'esprit de tout le monde*, mais non du sien, l'épreuve de son article *annoté par nous*, et l'article du "Journal de Genève." Que sa sottise lui soit légère ! C'est le plus cher de nos vœux ! *So be it !*

CHEVALIER DE CHATELAIN.

FROM SHAKESPEARE.

Good name, in man and woman, dear my lord
Is the immediate jewel of their souls:
Who steals my purse steals trash; 'tis something, nothing;
'Twas mine, 'tis his, and has been slave to thousands;
But he, *that filches from me my good name,*
Robs me of that, which not enriches him,
And makes me poor indeed.

Othello, scene iii. act ii.

lations from Shakespeare into French are often given as impositions, we can cordially recommend this work for

---

Bon renom, et pour homme et pour femme, Seigneur
C'est l'intime bijou d'un chacun, son honneur ;
Qui me vole ma bourse, à mon bien fait entaille,
Mais que me vole-t-il? . . . Un rien! . . De la racaille!
Jusques là, c'était mien, mais cela devient sien,
De mille autres avant ce fut aussi le bien,
Mais celui qui me prend ma bonne renommée,
Me prend mon avoir, c'est affaire consommée;
Il ne s'enrichit pas, mais à la pauvreté
Certes il me réduit.

Traduction du Chevalier de Chatelain.

Abîmé, Harcelé comme nous l'avons été dès 1865 à propos de notre ouvrage " Le Fond du Sac" par l'éditeur de " Public Opinion" nous avons voulu savoir à propos de ses moqueries du 11 Septembre dernier au sujet du *Flitch of Bacon* par nous obtenu en 1855, quel était le mauvais drôle auteur de toutes ces impertinences, et comment se faisait la cuisine de cette gargotte *yclept* " Public Opinion." A nos investigations, la lumière s'est faite enfin. Nous allons éclairer le monde à notre tour et faire voir à chacun et à tous que " PUBLIC OPINION,"* n'est pas *l'opinion publique*—tant s'en faut qu'au contraire.

" Ah! Basile! mon mignon! il t'en fallait du bois vert! . . . Tends ton dos! En v'la!"

TO H. E. THE CHEVALIER DE CHATELAIN,

Ex-Vén .·. of the " Lodge de la Trinité Orient de Paris, 30ième., Translator of Chaucer, Shakespeare, &c. &c. Author of " Ronces et Chardons," de la " Folle du Logis," &c. &c.

Sir and Friend—I have been as much amused as disgusted at the perusal of an impertinently flippant *critique* upon

* En 1865 nous avons publié UNE REMONSTRANCE *Revue d'une Revue* " Le Chevalier de Chatelain *versus* Public Opinion." Cette revue portant pour épigraphe: *Nemo me impunè lacessit.* Nous avons attendu onze ans, le jour de la rétribution ; il luit enfin ce jour 19 Janvier, 1876. Nous étions maltraité par un mauvais poëte (*a carrotty scoundrel*) par nous dédaigné. Inde iræ!—C. DE C.

private use by the young ladies as a "crib."—PUBLIC OPINION, 11 *September*, 1875.

---

your translation of Shakespeare's "Winter's Tale," which appeared in an obscure print, termed "Public Opinion," of September 11, 1875. I too, Sir, in common with most of his betters, have been a victim to the ill-bred venom of the person who is so unwisely (and so fatally for its interests) still permitted to conduct that unfortunate journal. So much has already been said touching the degradation of journalistic criticism in this country, that it is superfluous to dwell abstractly upon so degrading, so lamentable, a sign of our times. As, however, "Public Opinion" presumes to sit in judgment *ex cathedra* upon the learned works of learned men, it surely is not impertinent to remove that veil of anonymity which conceals the assassin's dagger, and to show who and what manner of man it is who presumes to "pour contempt on all the pride" of contemporary authorcraft. The Editor, then, of "Public Opinion," this bearder of the *litérati*, this slayer of reputations, who, like the miscreant gibbetted by Pope, "builds his fame, on ruins of another's name," is an individual terming himself S. H. Bradbury. Bradbury, in his original and presumably more congenial, sphere, was a factory hand of the lowest type. I have not the advantage of numbering among my acquaintances any factory operatives, and judging from the specimen now under the scalpel, I am somewhat inclined to congratulate myself upon my ignorance. The man Bradbury, bitten by the *cacoëthes scribendi*, printed a volume of what he was impudent enough to style Poems. Homer, we are told, sometimes nodded; therefore we must not blame the "Times" too much for having, in a moment of somnolent weakness, praised this precious effusion. Probably, however, the "Times" was in a mood mildly sarcastic, and eulogised the coarse thrumming of Apollo's lyre by a factory boy much as it would have praised the curiosity of an Opera by a deaf man, a painting by a blind one, or a comic song by a mute! However, the "Times" spoke, and

SHAKESPEARE IN FRENCH.*—To translate Shakespeare is a work *periculosæ plenum aleæ;* and of all European languages the French, with its stilted rhymed couplets, is, perhaps, the one that least readily adapts itself to Shakespeare's genius. M. de Chatelain has had the courage to attempt this feat once and again. In his former selections his success was very considerable, and this has apparently emboldened him to the difficult enterprise of Gallicising the "Winter's Tale." He has made of it a very readable play, and faithfully preserved the general tone and spirit of every character, speech and scene. That he has often paraphrased rather than translated, that he has substituted rhetoric for point and pith, and that he has altogether skipped many of his author's ideas and metaphors as wholly incapable of French expression, is, we are fully persuaded, no more than might be said for any translator, past or future, of Shakespeare's plays. But what was possible, that, we conceive,

---

praised Bradbury under his grotesque pseudonym of *Quallon*, (which should rather have been "*Squall-on*;") and *froggy* Bradbury immediately swells to *taurine* literary proportions—

> "He gets a venal press, and then lets fly,
> His acrid venom both on low and high."

However, his belabourings were too coarse to be relished, and the proprietor of "Public Opinion," (who is a highly respectable and responsible gentleman, named Mr. Daniel Davies, of 17, Warwick Street, Regent Street, a solicitor), has received so many well-grounded remonstrances at the maliguity of his hireling, as to oblige him to assert in a semi-public manner that Bradbury, alias *Quallon*, alias the Bravo of the Press, holds his position only in consideration of his future good behaviour.

So much for the "Private" and "Public Opinion" of Mister S. H. Bradbury! If unmasked, these terrible giants of the Press would all turn out to be, I take it, similar men of buckram!

Your faithful friend and servant,
A. KNIGHT KADOSCH.

---

* Le Conte d'Hiver. A translation of Shakespeare's "Winter's Tale." By the Chevalier de Chatelain. London: Rolandi. 1875.

he has done. A French reader who cannot read the "Winter's Tale" in the original, will get a very fair idea of the play from this version. The style of the several characters—Leontes, Hermione, Paulina (why do the critics not reckon this character as one of Shakespeare's female types?), Perdita, Autolycus, the Shepherd, and the Clown —are all faithfully preserved, and the main ideas of every passage accurately and forcibly presented. A few examples will convey better than any general descriptions the merits, and the perhaps inevitable shortcomings, of the work before us.

Polixenes says (Act i. Sc. 2):—

And therefore, like a cipher,
Yet standing in rich place, I multiply
With one *we thank you*, many thousands more
That go before it.

The arithmetical allusion here is lost in:—

Pour vous les exprimer tous nos remerciements
Dans un seul aujourd'hui.

Further on in the same scene, Hermione says:—

Verily?
You put me off with limber vows; but I,
Tho' you would seek t' unsphere the stars with oaths,
Should yet say, "Sir, no going: verily,
You shall not go." A lady's verily is
As potent as a lord's.

All this is reduced to:—

Le vraiment d'une reine a la même, puisance
Que le vraiment d'un roi: moi, du moins, je le pense.

And besides *une reine* is not the idea. Hermione was standing on her rights as a lady, not as a queen.

On the other hand, Hermione's little speech to her husband, coaxing him to repeat his flatteries, is admirably rendered.

Comment! comment! j'aurais deux fois
Su parler à propos? Quand donc fut la première?
Oh, quand donc s'il vous plaît? Ceci cache un mystère.
Faites pleuvoir sur moi l' éloge, et m'en gavez,
Mon amour-propre n'en n'aura jamais assez!
Une bonne action morte dans le silence
En détruit des milliers même avant leur naissance.

When little Mamilius discourses somewhat precociously

on women's eyebrows, the court lady asks, "Who taught you this?" and his reply is:—

> I learned it out of women's faces,

The French is very tame beside this:—

> *Dame.* Qui vous apprit cela ?
> *Mam.* Mais ! l'observation.

In the fine passage (Act 2, sc. 2):—

> There may be in the cnp
> A spider steeped, and one may drink; depart,
> And yet partake no venom; *for his knowledge*
> *Is not infected;* but if one present
> Th' abhorred ingredient to his eye, make known
> How he hath drunk, he cracks his gorge, his sides
> With violent hefts. I have drunk and seen
> The spider.

The words we have italicised are ignored; and the conclusion of the passage is enfeebled into—

> Moi, l'insecte j'ai bu
> Et qui plus est encor, de mes yeux je l'ai vu !

The speech of Hermione, beginning with "Sir, spare your throats," is thus effectively rendered:—

> Seigneur! Epargnez-vous menaces inutiles,
> Je ne crains pas la mort—avec des yeux tranquilles,
> Je puis l'envisager ce fantôme hideux,
> Dont vous vous efforcez d'épouvanter mes yeux.
> Votre amitié ! Ma vie ! Hélas ! je l'ai perdue,
> Comment ! je n'en sais rien ! Mais ne l'ai retenue;
> Ma consolation après vous, je le dis,
> C'était Mamilius, mom premier né, mon fils,
> De moi sa mère, il est banni de la présence,
> Ma fille, chère enfant ! aussitôt sa naissance,
> De mon sein arrachée, a dû trouver la mort !
> Moi-même ! Horreur ! Horreur ! oh ! qu'est affreux mon sort !
> Sur les poteaux publics, comme prostituée
> On a livré mon nom du peuple à la huée.

It is indeed in rhetorical passages that M. de Chatelain is most successful in turning blank verse into rhyme. Paulina suffers but little in his translation of the passage (Act 3, sc. 5) beginning:

> What studied torments, tyrant, hast for me ?

although

> Fancies too weak for boys, too green and idle
> For girls of nine,

strikes us as more forcible than

> Folles chimères.
> De stupides soupçons, de stupides colères.

Where the necessities of rhyme do not hamper M. de Chatelain, his translation is always both close and spirited. Examples may be seen in the scene between the Shepherd and the Clown, on the guiding of the infant Perdita; and in all the utterances of Autolycus.

The gillyflower scene between Polixenes and Perdita is very gracefully turned; but in one passage the point of the king's argument is lost. He says:—

> This is an art
> Which does mend nature—change it rather; but
> *The art itself is nature.*

The translation is:—

> Cet art, croyez le bien, n'est pas une souillure
> C'est l'art de rajeunir, d'embellir la nature,

which Perdita never thought of denying.

The song of Autolycus, of course defies translation, but it has been very happily imitated. Here is a portion of it:—

> Sus! la toile blanchit sur la haie étendue;
> Comme avec appétit ils chantent les oiseaux!
> Moi j'ai soif—du vin de la nue!
> Nenni dà! Mais de bierre—en boirais des tonneaux
> Chantant tirra-lirra, l'Alouette joyeuse,
> Le babil de la Pie, et du Geai la chanson,
> Pour moi sont une chance heureuse
> Me rappelant le foin—où s'amortit le son.

M. de Chatelain tells us in a genial preface to one of his original compositions that he has passed his threescore years and ten. We sincerely hope he may be spared to give us another translation from the great dramatist he loves so much and interprets so well.—The "NATION," *Dublin*, 11*th Sept.* 1875.

The "Winter's Tale," one of the most charming productions of the great English dramatist, in French verse is rendered in all the ductile verbage of the chief tongue of the Latin races. The task, taking into account the quaint Elizabethan phrase of the original, would rebuff even the most cultured apprehension, as equal in the difficulty of its solution, to the dread *pons asinorum* of the tyro in mathematics. Yet, after fairly, criticising the work it is impossible to gainsay that the Eucidean parallel of trial has not been bridged over with considerable tact and talent

We are fully advised that adverse judgment or review has already dealt with this particular translation, but real public opinion, of the lettered kind, will, with the inevitable shortcomings of an attempt at literal transposition in writings of this nature, palliate the errors, that, put to the test of the critic's own powers to rectify or amend, must be accepted as the nearest, and consequently the best interpretation, where the critic, himself, would most probably fail to shew a better. It is far easier to remark than to judge, for the judgment must be based upon equity and a technical appreciation of the subject under trial, and the *Conte d'Hiver* in our opinion will ensure favourable verdict when closely examined as a labour of literature. The best argument in its defence lies in comparison, and the selection of one of its passages presented with the original metre, must be submitted to the public opinion that is formed independently of wholesale reliance upon what the papers say. We refer in this to the purchase criticism of journals that, for their literary *pabulum*, feed upon the brains of writers, they do not pay, by publishing extracts from other issues, and offering the piracies as public opinion, and presuming to proclaim them as judgment of their own.

The choice of a passage in the *Conte d'Hiver*, for comparison, is taken at hazard, and we confidently submit the test to obtain a favourable criticism.

Act. V. Scene 1.—Cléomènes, " Sir, you have done enough, and have performed a saint-like sorrow; no fault could you make which you have not redeemed; indeed paid down more penitence than done trespass. At the last do as the Heavens have done,—forget your evil; and with them forget yourself."

The Chevalier quotes the following translation:

Act V. Scène 1.—Cléomènes—

" Seigneur ! vous avez fait assez de pénitences,
Elles ont surpassé croyez-moi, vos offenses.
Le Ciel a pardonné faites comme le Ciel.
Le repentir ne doit jamais être éternel."

There are certain less words in the adaptation than in the text, but the pith and sense of the remonstrance of the courtier to Leontes, the King, is we hold, faithfully preserved in the quatrain form chosen by the translator to convey the beauties of the " Winter's Tale " to the knowledge and literary pleasure of his cultured countrymen.—The " GENEVA CROSS," *30th September*, 1875.

The Chevalier de Chatelain has already appeared before the public as a translator of " King Lear," and " Timon of

Athens," and the success he attained in turning these works into French verse has induced him to perform the same operation on The "Winter's Tale" of Shakespeare. All works naturally lose by translation, and especially those of Shakespeare, which contain so many passages marked by idiomatic language or an epigrammatic construction that defy paraphrase. The "Winter's Tale," however, is one of the lesser pieces of Shakespeare; there are fewer well-known and oft quoted passages in it than in most of his other plays; and, accepting the quaint language of Autocylus and the Clown, the old shepherd's son (whom the translator here very properly titles "Un Rustic," instead of "Un Bouffon,") there are few difficulties in the way of language. But the Chevalier de Chatelain is not content with the simple work of transferring the tale to the French; he turns it into verse. This is a somewhat more ambitious work, but the Chevalier seems to have accomplished it with pretty fair success, for the rhymes run smoothly, and the translation is pretty correct Almost the only fault of it —and it is a fault inseparable from translation in such a manner—is that at times parts of Shakespeare are sacrificed to the demands of the French versification. Thus, in the commencement of the second act, where the ladies play with Mamillius, and he "quizzes" them about eyebrows, his reply to the question of who taught him that—

> I learnt it out of women's faces. Pray now
> What colour are your eyebrows ?

is feebly translated—

> Mais ! . . . . l'observation.
> Dites moi, je vous prie, en cette occasion,
> Quelle elle est la couleur de vos sourcils, madame ?

Again, "you kiss me hard," is indicated, but hardly distinctly expressed by "Vous me baisez et sans cesse et sans fin." And this fault, of course, is much more perceptible in the later scenes, where Autolycus and the Clown come into the play. That exquisite self-description of the rogue "My father named me Autolycus; who being as I am, littered under Mercury, was likewise a snapper-up of unconsidered trifles," becomes literally lost in "Mon père m'a nommé Autolycus, et étant ainsi que je le suis entré dans le monde sous la planète de Mercure, force m'est de voler et de chiper des objets de peu de valeur." But it is hardly fair to single out points such as these, which are bound to characterise the best possible translations. The Chevalier de Chatelain is to be congratulated on this additional outcome of his study of "ce grand Génie qui fut Shakespeare."

The volume in which " Le Conte d'Hiver " is published contains, like everything published by the Chevalier, numerous addenda. There is a " P. P. C." card, in which the Chevalier pays his adieux to his readers, thanking them for all the indulgence and encouragement granted him since 1820. The press, too, is thanked, with the exception of " quelques mauvais pierrots comme l'Hepworth Dixon ! " The Chevalier also presents us with his epitaph " destined to be placed on his tomb in the Lyndhurst Cemetery, New Forest." He has reached his 75th year, and was inspired to write his epitaph by what he describes as " a second attack of apoplexy *(Memento Mori)*." It is needless to add that all this is characteristically French.—The " DAILY FREE PRESS," Aberdeen, *Monday*, 18*th October*, 1875.



BEAUTÉS DE LA POESIE ANGLAISE,

VOL. V.

BY

THE CHEVALIER DE CHATELAIN,

513 *pp. Rolandi, London.*

Certainly a labour of love, and of appreciative poetic love, is displayed in every page of the work transmitted us for review, that in its lecture leads the reader—and reviewer alike—from stage to stanza in unqualified gratification and sterling pleasure. We find the standard quotations and " household words " of English and American minstrelsy in a new garment—the latest French cut—but where the solid beauties of Anglo-Saxon verse become improved, as it were, by habit and mother intuition, to a degree of excellence that render alike some books and beings the *ne-plus-ultra* of thought and form.

The contents of the volume on our desk are really an *embarras de richesse* in a twofold sense, the choice of the selections, and the nice accuracy of philological rendering. To name the original sources of lingual transposition would exact more space than can be afforded in our pages to the prolific and ardent French author, who by dint of naturalisation we now can justly claim as one of the principal ornaments to British—and Cosmopolitan—literature. Longfellow (Excelsior), claims no less than ten *reverberations* of his dulcet Parnassian mind, Hood, the humourist castigator of crimes, follies, and weaknesses human, is interpreted—" durum certamen "—by twenty examples, and all our modern rhymers and poets on both sides of the Atlantic find equal grace in the soul of the *preux Chevalier* of letters, who has consecrated nearly a lifetime and all his " love of heart " to their fame and familiarity with the three nations that now dominate the world, not only in language, but *de jure de facto*, in progress and civilization.—" GENEVA CROSS," *30th September*, 1875.

OPINIONS DE LA PRESSE

SUR

QUELQUES OUVRAGES

DE

MADAME DE CHATELAIN.



OPINIONS DE LA PRESSE

SUR

QUELQUES OUVRAGES

DE

MADAME DE CHATELAIN.

COTTAGE LIFE:

OR,

TALES AT DAME BARBARA'S TEA TABLE.

Illustrated with Six Coloured Pictures, price 6s.

ADDEY & CO. 21, Old Bond Street.

This prettily got up book is well calculated for a gift to juvenile readers. It contains a sweet tale, written in the simplest style, and replete with interest. There are six coloured pictures, very ably executed. The authoress, who is well known in the literary world, has most successfully worked out her design, which was evidently that of penning a tale which should be in a style far above the usual run of juvenile books, but not too elevated as to be beyond the grasp of the intellect of those for whose entertainment it is specially intended. It is published in a small quarto form, neatly bound in red cloth.—REYNOLDS'S NEWSPAPER.

Published in 1865, *price* 2s. 6*d.*

THE SEDAN CHAIR,

AND

SIR WILFRED'S SEVEN FLIGHTS,

WITH ILLUSTRATIONS.

LONDON: GEORGE ROUTLEDGE & SONS, Broadway, Ludgate Hill.

This is a most interesting collection of well-told tales, including "The Sedan Chair," "The Water Party," "The Golden City," "The Salamanders," "The Ice Palace," "The Seven Goblets," "The Man of the Moon," and "Fata Morgana." The perusal of these tales will afford much entertainment to family circles during the approaching Christmas evenings.—THE OBSERVER, *24th November*, 1865.

Well written and interesting.—THE ATHENÆUM, *2nd December*, 1865.

An interesting Christmas book this for young people, who are not very young.—THE NATION, *Dublin*, *December*, 1865.

The recital of the adventures of Sir Wilfred is likely to amuse the rising generation.—THE SPECTATOR, *23rd December*, 1865.

Madame de Chatelain's "Sedan Chair," and "Sir Wilfred's Seven Flights," is a collection of fairy tales and supernatural narratives, clustered about one parent fiction, with which all are closely connected. The sedan chair in question is a magic structure, endowed with powers similar to those of the wonderful carpet in the Arabian tale, or the wishing caps in Northern legends; that is to say, the owner has only to seat himself in it, and desire to be in a certain place, and he is there in a moment. When he wishes to return, the sedan having disappeared immediately on "setting down," he is to exclaim, "Sedan appear!"—and there it stands ready to do its master's bidding. It has been constructed by a Moorish astrologer, and is the property of the successive heads of the old English family of the Nevilles, by whom it is preserved in a strange dusky mansion at

Westminster. The first possessor is Sir Wilfred Neville, a harum-scarum fellow of Queen Elizabeth's reign, who uses it for visiting various parts of the world, where he meets with a variety of strange adventures. Seven of these adventures form the subjects of the "seven flights" here related; and an amusing set of tales they are.—THE LONDON REVIEW, *23rd December*, 1865.

Madame de Chatelain has presented a charming Christmas gift to youthful readers in the marvellous and mysterious history of the "Sedan Chair," and "Sir Wilfred's Seven Flights." The secrets of the chair itself, and the mystery that hangs over it, is admirably well contrived, and displays no inconsiderable powers of imagination. "The Sedan Chair" will be treasured in the juvenile library side by side with the fairy tales and the legends of Eastern romance.—THE SUN.

Capitally written; its matter will have a thrilling interest.—STRATFORD-ON-AVON CHRONICLE, *12th January*, 1866.

The "Sedan Chair" is the title of one of the most delightful little story books for young people we have read for some time. It begins with an historical episode at the time of Charles the Second and the restoration of the Stuart dynasty. One of the adherents of the royal cause has in his possession a wonderful *Sedan Chair*, which has been a sort of heir-loom for generations; its properties enable the occupant to travel through space—through "*earth, air, fire* and *water*." Of course, such wonderful powers rendered its possessor a vastly wise man; and it is the summary of his extraordinary adventures that are related, and most pleasantly related, too, in a series of tales that may well be said to vie with the "Arabian Nights' Entertainments." Each story is the result of a "Flight" in the magic "Sedan Chair."—NAVAL AND MILITARY GAZETTE, *31st March*, 1866.

Madame de Chatelain has in this little volume presented one of the most delightful of story books for boys. The magical "Sedan Chair" has been handed down as a sort of heir-loom to a Sir Charles Neville, and all its wonderful properties of travelling with its occupant through earth, air, fire and water, are here related in a series of adventures that Sir Charles' ancestor, Sir Wilfred has in the chair. The volume is very well illustrated, and a more useful gift-book for boys has not been published of late.—THE BRITISH BOY, *May 1st*, 1866.

This tale, although chiefly intended for the younger branches of society, will really prove most interesting to all

readers, on account of the great variety of scientific knowledge which it displays. The "Sedan Chair" is supposed to convey its possessor Sir Wilfred Neville, to any place in the world or any part of the universe, in the twinkling of an eye, and on the mere expression of the wish. Thus, Sir Wilfred is supposed to visit a submerged city, beneath an Italian lake,—the moon, the planet Mercury, the hyperborean regions, the interior of the pyramids, etc.; and while his adventures during these "flights" are most amusing, the scientific speculations associated with the places themselves are remarkably ingenious. We consider it to be the cleverest of all Madame de Chatelain's clever productions; and as it is brought out in a cheap form, very nicely got up, and beautifully illustrated with numerous woodcuts, we have no doubt it will experience a large sale.—REYNOLDS' NEWSPAPER, *29th July*, 1866.

Il faut avoir déjà vécu pas mal pour apprécier la moralité, la haute philosophie de ces sept histoires fantastico-véridiques, qui portent le lecteur tour à tour sous un lac Italien, dans la planète Mercure, dans la Lune, dans l'intérieur des Pyramides, en un mot, un peu partout où on ne vas pas habituellement. Ce qu'il y a de remarquable dans l'œuvre de Madame de Chatelain, c'est que tous les détails sont pris dans la science la plus exacte; ce qu'il a fallu de recherches pour bâtir ces palais fantastiques, est indicible, est incalculable: l'auteur doit être un pilier du British Museum, une colonne peut-être! . . . Il suit de là que l'amusement des jeunes lecteurs tourne, sans qu'ils s'en doutent, au profit de leur érudition; ils recueillent sans s'en apercevoir le miel qu'a amassé pour eux une abeille industrieuse. Instruire en amusant tel paraît avoir été le but de l'auteur; c'est *l'utile dulci* mis en pratique nous croyons que le but a été atteint.

De jolies illustrations, dues au crayon de Miss Edwards, ajoutent à l'attrait de l'ouvrage, qui est destiné, nous le croyons, à survivre l'année qui l'a vu naître, et à faire suite aux "Mille et une Nuits, de célébrité Européenne."—ENGUERRAND DE ST. ANTOINE. COURRIER DE L'EUROPE, 11 *Août*, 1866.

SIR WILFRED'S SEVEN FLIGHTS,

A Fairy Tale.

BY MADAME DE CHATELAIN.

300 *pp.* (*George Routledge and Sons*), *London.*

"Who will affirm that fairies and their feats died out with the advent of the iron age, and perished into space with the druidic worship of the oaken parasite, now so welcome at Yule-tide to the young lovers of both sexes? But, as in nature,—study the atomic theory!—nothing is lost: so Puck, his congeners, with their pranks of marvel, yet survive; even in the elements or causes of their asserted disappearance from the range of earth and air. The iron now furnishes the pen, the once sacred tree supplies a component of ink; thus the ethereal sprites whose accepted entity and doings charmed or scared our childish minds, live again—in story. In a fairy tale, the reader will necessarily look for 'flights,' not only as regards the incorporeal elf, 'that merry wanderer of the night,' but also on the part of the author who is constrained to follow, yet at the same time properly guide, the flights of fancy. To this class of fiction any extent or latitude of imagination can be afforded the writer; for, the usual associations connected with this particular literature are 'nearest and dearest' to all; to age, to manhood, and youth. Tales like these recall the time when most of us "prattled at a mother's knee," when in the growing winter dusk and at the gleaming hearth, laying snugly ensconced within the loving arms, we were cajoled into quietness and vivid interest, by some wondrous narrative of fairy lore; where good was triumphantly opposed to evil, and virtue ever rewarded in the sequel. To preserve the mystic ideality of being and bear out the supernatural action in these narratives, we must be prepared, as in a Christmas pantomime, to accept impossibilities; an easy task, with many minds, when either pleasure or profit prompts the fancy. In every stage of life the fascination of the wonderful ever maintains its power over the sense. Grave Paterfamilias conducts his olive branches to see a pantomime; expressly, as he plausibly asserts, 'to amuse the children,' but is, himself, as heartily and uproariously delighted with the outrageous artifice of the mummery, as those younger minds, whom he assumed the wish to enter-

tain. 'The Thousand and One Nights' can be read over and over again, and many readers will leave that volume with the impression that there are no more wonders left to be detailed; but to these, as well as to all, we would recommend the perusal of the work we are called upon at present to notice, and to confess that the mine of thoughts of prodigy and wonderland, grace to the daring and fertile invention of the talented authoress, has not yet been worked to the uttermost vein of charm.

The story itself first introduces us to a historical reminiscence, that in its opening chapter would thoroughly delude the reader as to the sequence had not the second title already indicated the nature of the story. As it is, there is already, at first, a sufficient tincture of the mysterious to whet and magnetise the curiosity. The description commences at the Hague, where a party of the Royalist refugees, after the collapse of the Stuart cause, are assembled, and striving to solace their exile by strictly observing the cherished usages and customs of their mother-country, at the proper seasons. Christmas, and its traditions, are, of course, religiously kept up; and around the fire they sit to recount legends, as at home. The eldest of the group is a certain Sir Charles Neville, who would appear to be most unimpressionable and taciturn to excess with all that passes around him, and alive but to one sole topic; the return to England, and his own house, in particular, for some cogent reason unknown to his most intimate friends. Induced, in turn, at last, to relate his experiences, he excites his hearers —and we trust the many readers that the work itself really merits—with adventures, or as they are justly termed 'flights' in—a balloon? no, good friends—a sedan-chair! Now, of all the vehicles adapted to motion it is scarcely possible to conceive how the slowest conveyance known could be disposed to flights, still less can it be imagined that the manual carriage invented in, and named after the city that witnessed the fall of the Second Empire, could be invested —Cupid-like—with wings. The authoress has, however, discovered the secret, but looking upon the invention as a patent or copyright not to be infringed without a royalty— the purchase of the work—we conscientiously withhold the precise method of locomotion, as a conception of infinite value. Lives have been lost in practically elucidating the problem, that like the egg of Columbus is solved with equal safety and facility in these pages.

The flights, upwards, downwards, and everywhere, are various, and, at times, alarming. No need of a diving bell to reach the bottom of the sea, and follow a sub-marine

career. The 'golden plains of Mexico' with nuggets and placers, in quantity sufficient to dazzle the most disordered imagination ever possesed by buccaneer or miner, are open to inspection. The extremes of heat and cold can be enjoyed at will, in this book, irrespective of hivernal or canicular solstices. Palaces and jewelled abodes evoke the wish to have Aladdin's lamp in hand and hire such a conveyance 'by the hour.' An introduction to the Man in the Moon, and a presentation at court, where the Fairy Queen receives Sir Wilfred, the uncle of the venerable narrator; are all within the will and dream of the possessor of this most absorbing and interesting volume. Told in good Anglo-Saxon terms, and pure in diction, the authoress has set a model of style and composition that many writers of more ambitious aspirations would do well to imitate. Especially, that multitude of female scribes, who, at the present day, pander to grosser tastes and a certain popularity, in attempting to pourtray social failing and worldly *lâches*, disdaining, meanwhile, in their oft immodest inspirations the ordinary rules of etymology and the common code of honour and morality. Better a sterling fable like the work before us, pleasantly and *correctly* written, than unwholesome truths couched in viler phrase. The printing, illustrations and 'get up," to use a technical term, of this book, with its handsomely embossed covers of green and gold, are worthy of notice, as perfectly in keeping with the attraction of the contents. The name of the publishers is however, a sufficient guarantee for this speciality; and the perfection to which they are known to have attained in this *genre d'art* belonging to popular literature."—*The Geneva Cross*, 15*th March*, 1875.

THE SILVER SWAN,

A Fairy Tale.

Illustrated by John Leech. Small 4to. price 3s. 6d.

GRANT & GRIFFITH, St. Paul's Church Yard.

A very pretty fairy tale of a magic night-cap, by whose aid the keeper of a hostelry, hight the Silver Swan in the Duchy of Nassau, becomes suddenly endowed with riches, which, as in all such cases made and provided, he uses and abuses foolishly enough. Falling asleep one night in the midst of his grandeur, a young girl unravels the night-cap, and destroys the charm. But the loss of his inexhaustible source of wealth turns out the most lucky circumstance in the world. He is compelled to return to his old trade, with such a stock of humility and practical wisdom that he becomes rich again by the force of industry, and acquires more respect than ever he obtained as a Baron of the Empire. The story is written with excellent taste and sly humour.—THE ATLAS.

There is a great deal of drollery in this tale, arising out of the vulgar habits and perplexities of the humble pair in their grand position. The quaint action and humorous characters remind one agreeably of Le Sage. When the laughter and amusement caused by the story are over, the curious eyes of little people will be pretty sure to peep under the leaves on which they have found such amusing pictures, and discover the truths that lie hid within. The plates, by Leech, are highly grotesque; the tale affords ample material for the comical extravagance of his pencil.—THE BRITANNIA.

Madame de Chatelain, who is an authoress possessing considerable taste, has, under the title of the Silver Swan, wrought a very amusing and agreeable fairy tale, which she has written in the true spirit of German romance. The lady is somewhat of an "Oberon," and charms the reader by the ingenuity of her inventive genius. She brings about a *dénouement* with considerable grace and tact, and, moreover, the tale conveys a moral that is worthier the attention of "children of a larger growth than merely those for whom the "Silver Swan" is designed. The hero of the tale is one Kaspar Kellermann, whose inordinate ambition for

riches and title leads him through numerous disasters, until he discovers that his former station—to which he finally sinks—is the happiest and the best. With such "charming powers as these Madame de Chatelain evidently can command, we trust that, by her 'fairy wand,' she will raise more literary materials for other works with which to amuse and instruct. The "Silver Swan," we may add, with its tasteful binding and humorous illustrations, is an appropriate Christmas present for "Juvenile England."—THE COURT JOURNAL, *page* 967, *October* 30, 1847.

The moral is in the good, broad, unmistakeable style of the true faëry period.—THE ATHENÆUM.

This is, of its kind, one of the pleasantest little books that we have read for a long time, and the kind is one for which, though well advanced in the vale of years, we are not ashamed to confess a decided predilection. The story is interesting and amusing: the style has a quaint gravity and simplicity that suit the story; while the moral of the whole is one of the best that books or life can teach—this, to wit, that true enjoyment must spring from labour and activity—that a little acquired by our own exertions bestows happiness much more lasting and desirable than a great deal showered upon us by blind accident, or, as in this case, by seemingly beneficent enchantment.—THE MANCHESTER EXAMINER.

Les gravures à l'eau forte de Leech assureraient à cet ouvrage une immortalité—si d'ailleurs le conte par lui-même, n'était digne de passer à la postérité, mieux que le "Palais de la Vérité" de feue Madame de Genlis.—PETITES AFFICHES DE LONDRES.

TRUE NOBILITY.

("LA VRAIE NOBLESSE.")

1 *vol. de* 150 *pages, avec Illustrations, prix* 2*s*. 6*d*. Cassell, Petter & Galpin, Londres et New York.

"'What's in a Name?'—'Qu'y a-t-il dans un Nom?' a dit Shakespeare. Il y a beaucoup. Sans Napoléon le Grand, nous n'eussions jamais eu, nous autres Français, Napoléon le Petit. Donc, de quel droit, dirons-nous, un *publisher* peut-il changer le nom d'un ouvrage sans le consentement de l'auteur? Ce sans-gêne nous paraît *trop régence!* 'True Nobility' avait été présenté sous ce titre: 'What is Nobility? or, the Last of the Vermonts.' ('Quelle est la Noblesse? ou le dernier des Vermonts.')

"Les *publishers* toutefois demandèrent un autre titre, et l'auteur accéda à celui de 'True Nobility.' Très bien! Termes furent agréés, épreuves furent corrigées sous le dit titre reconnu par les *publishers* et l'auteur. Puis, lors de l'apparition du livre—*horresco referens!* 'True Nobility' resta bien sur la feuille volante qui précède l'ouvrage, mais sur un nouveau titre est inscrit: 'Truly Noble' ('Vraiement Noble'). Eh bien! nous croyons-nous, que ce n'est pas 'vraiement noble' que d'agir ainsi. Heureusement pour l'auteur, 'True Nobility' sont deux mots en vedette sur les 64 premières pages du volume.

"Cette circonstance nous remet à l'esprit une énorme bourde commise dans un cas semblable par un libraire parisien. Un auteur d'un grand renom lui présenta un jour une nouvelle brochure intitulée: 'Elle et Lui.' Le libraire lut le manuscrit, fut ravi, offrit à l'auteur une somme assez ronde, que celui-ci accepta, et qu'il reçut avant l'impression du livre: noble procédé, peu en usage dans la noble Angleterre. Mais le libraire exigea un changement de titre, très simple, selon lui; au lieu de 'Elle et Lui,' la nouvelle dût être intitulée: 'Lui et Elle!'

'Et quand l'auteur ébahi s'enquit des motifs du changement, il apprit que le libraire avait lu dans un ouvrage fait par un grammarien; que le *masculin* était plus noble que le *féminin*, donc le titre de 'Lui et Elle' lui paraissait beaucoup plus ronflant et beaucoup plus noble surtout que celui proposé par l'auteur, 'Elle et Lui.'

" Après avoir protesté contre ces fourches caudines sous lesquelles doivent passer les écrivains, entrons dans l'ouvrage.

" Mme. de Chatelain a de l'imagination et beaucoup d'observation; elle n'est pas de ces auteurs qui placent l'action de leurs ouvrages dans des pays qu'ils connaissent à peine de nom; bien au contraire, elle parcourt tout d'abord les contrées qu'elle veut décrire, elle observe les mœurs des habitants, s'identifie à leur histoire et examine leurs monuments avec le coup-d'œil de l'artiste, avec l'esprit du moraliste. Pardieu! Nous avons eu le plaisir de la rencontrer, elle, de nous alors inconnue, à Prague, l'an dernier examinant le cimetière juif—cimetière de la plus haute antiquité. Elle était avec son mari, que nous connaissions de longue date, et qui nous présenta à elle. Mme. de Chatelain prenait des notes pour une nouvelle qu'elle voulait alors écrire, et dont la scène devait être à Prague. Cette nouvelle a-t-elle été publiée? . . . . Nous ne le pensons pas. Mme. de Chatelain paraît écrire lentement, mais ce qu'elle écrit est marqué au bon coin.

" Dans le livre nouveau, Mme. de Chatelain a donné l'existence—par sa plume—à deux garçons de dix ans, mais non à deux jumeaux. L'un se nomme 'Maurice de Vermont,' l'autre 'Antoine Ferrier.'

" Les extrêmes se touchent, voici à quelle occasion. Sous Louis XVI existait encore à Lyon une coutume, tombée depuis en désuétude, et qui, cependant, eût mérité d'être conservée jusqu'à la fin des siècles.

" A Noël, chaque famille noble, opulente ou seulement aisée, choisissait dans les classes honnêtes les plus humbles de la société, un jeune garçon de dix ans, du même âge que le fils noble ou riche. On habillait cet enfant à neuf des pieds à la tête: habit, veste et culotte. Il venait, ou était conduit à la maison noble, ou à la maison riche; et, bras-dessus bras-dessous avec le riche, se rendait à la chapelle de l'hôpital de la charité, où un sermon approprié à la circonstance était servi par l'archevêque de Lyon à tout ce petit peuple et aux grands parents. La cérémonie terminée, les enfants, toujours bras-dessus bras-dessous, revenaient à la maison noble ou riche, y dînaient, et la toile tombait sur ce tableau. Mais le drame n'était pas fini. Dans la vie on se revoyait, et quelquefois le protégé devenait à son tour le protecteur!

" C'était là de l'Egalité et surtout de la Fraternité bien entendues, selon nous!

" Hélas! le bon temps n'est plus!

" Ce sont ces deux petits garçons de mœurs et de position sociale si disparates que met en scène Mme. de Chatelain.

Nous ne voulons pas raconter l'histoire, cela nous menerait trop loin, et il nous faudrait avoir des bottes de sept lieues pour parcourir successivement la fin du règne de Louis XVI, la grande révolution, Lyon, Londres, Hampstead, le séjour favori des émigrés français alors, Rolandseck en Allemagne, et je ne sais combien d'autres lieux; mais ces lieux si divers sont photographiés si bien que, tout en s'amusant, le jeune lecteur, sans s'en douter, s'instruit. Voilà comment nous aimons que soient écrits des livres destinés à la jeunesse.

" 'True Nobility' est dédié à une jeune Allemande, Fraülein Margaretha M . . . . de Dusseldorf.

" Ne citant rien de l'ouvrage, nous traduisons ces quelques phrases de la dédicace qui en indiquent la portée.

" 'Ma jeune amie,

" 'Bien que l'Océan nous sépare, "les pensées," comme nous le dit le poéte Saphir, sont libres d'errer, selon leur bon plaisir, à preuve que je vous envoie mon volume le plus fraîchement éclos que je vous prie d'accepter comme un souvenir affectueux. En feuilletant le livre vous verrez que je n'ai pas oublié de mener mes lecteurs dans quelques uns des sites les plus ravissants de votre belle Allemagne. Si j'avais pu me servir de ma Chaise à porteur j'eusse pris sur moi l'office du facteur, mais par le temps prosaïque dans lequel nous vivons, ma Chaise à porteur refuse de faire son office sous le spécieux prétexte que les chemins de fer sont tout aussi rapides et offrent même plus de sécurité.

....

" 'L'histoire que voici pourrait être qualifiée d'internationale. Elle a surtout pour but de signaler l'absurdité d'un orgueil démesuré et de faire voir que la vraie noblesse ne dépend pas du nombre des quartiers qu'on porte sur son blason. Vous trouverez que Maurice est un bien méchant garçon, et je suis de votre avis; mais au lieu de perdre du temps à moraliser à ce sujet, j'ai préféré montrer comment ce jeune fat en herbe s'est mis dans de mauvaises passes par suite de sa vanité et de son opiniâtreté. Ai-je réussi ? Voilà la question !'

" Nous croyons en bonne conscience que tous ceux qui liront 'True Nobility' répondront par un *oui* à la question posée par l'auteur, et que ce *oui* sera mieux acquis que les sept millions et demi de *oui* donnés en mai dernier à l'homme de Sédan. Tel est notre verdict.

" Faisons remarquer, en passant, que la reliure du livre est charmante et d'un goût exquis."—CONSTITUTIONNEL DE JERSEY, 16*th Novembre*, 1870."

" Madame de Chatelain's charming 'International Tale,' as she calls it, will be certain to be welcomed wherever it

finds its way. It is chiefly intended, she tells us, to show the absurdity of overweening pride, and that to be 'Truly Noble' does not depend on the number of one's heraldic quarterings. For this purpose the plan of the story is admirably adapted. The two heroes, the noble-hearted peasant-boy Antoine, and the high-born Marquis de Vermont, in whom rank, training, and natural disposition have combined to form an incarnation of arrogance and selfishness, go side by side through prosperity and adversity, their conduct and motives contrasting at every step. We think, however, that that insufferable young Marquis is let off too easily. Though he is tolerably purified in the fiery ordeal of the French Revolution, through which we had to pass, and by the hardships of a refugee's life in London, it is scarcely doing poetical justice to reinstate him in all his former honours, through no exertion of his own, but merely on his showing the first glimmerings of common sense, while Antoine becomes a sort of dependant or humble friend, for no faith is to be placed in the young patrician's protestations that he will consider him as a 'brother.' The book is a model of easy, pleasant writing, and its very diffuseness and garrulity become an additional charm, so delightfully natural are the incidents. The part, however, which describes the recovery of the lost will is extremely intricate and improbable. The character of the worldly-minded, but at bottom kind-hearted, old Marquise, is very well drawn. The doctrine of an essential difference between those of noble blood and the lower orders, which she held with such firm faith, is one of those which were swept away by the rising flood of the great Revolution, but a great many still practically endorse her remark, where she says, "Let us be charitable, as becomes our rank—good and pious, and all that sort of thing; but let us have no equality. I dare say people were all equal formerly, but that's a long time ago."
—THE SCOTSMAN, *Friday, December 30th*, 1870.

"WE some time ago had the pleasure of noticing our authoress's 'Sedan Chair;" a pretty fiction distinguished by far more than ordinary point. What if now the fiction could become reality? What power would it not have given unhappy France. Here we have a story of another kind; well conceived, well told, and well meant. The good such books do is immense. The interest chiefly centres in two lads—one a marquis of the old nobility, the other a poor widow's son. They are brought together by a pretty French usage of a rich son giving a suit of clothes to a poor one of his own age on Christmas Day; but their cha-

racters are of the most opposite. One haughty, the other well-contained; one deficient in all that constitutes a man, or, shall we say, 'True Nobility;' the other the very essence of it. Far removed from each other in worldly status, each runs a course of his own: but the revolution supervenes, and, as the believers in it say, before it all men are equal, so far as this world's goods go, then the two lads, Maurice the Marquis, and Antoine the poor modeller, are equal. How well is told the paltry lurking pride of the former and the steady efforts to better himself of the latter, we can aver. How clearly all things are made right is most telling. There is an unpretending style, and, withal, great earnestness throughout; and we hope it may have the blessed effect of making an Antoine of many a Maurice."—
—*The Stratford-upon-Avon Chronicle*, 11*th November*, 1870.

"THIS gifted lady's writings are always welcome, for they are full of a real interest, and display a vigorous intellect as well as a kind heart. The volume before us is intended, we presume, as a Christmas gift to the young; and a most appropriate present it will prove. It is handsomely got up and well illustrated. The object of the authoress is to show up the absurdity of overweening pride, and that 'true nobility' does not depend on the number of quarters in one's armorial bearings. The aim of the book is admirably worked out, and the moral most successfully pointed."—*Reynolds's Newspaper*, 11*th December*, 1870.

"The moral of Madame de Chatelain's 'Truly Noble,' with illustrations, would secure a limited measure of respectful consideration for a poorer story; but goodness of purpose is not the only merit of the writer, who insists that a little boy, who is inordinately selfish and greedily fond of chocolate drops, must be ranked amongst the unquestionably ignoble specimens of humanity, although he is the son of a marquis and the pet of an opulent grandmother."—*Athenæum*, 24*th December*, 1870.

"We may here correct an inadvertent injustice, in stating that one of this capital series which we noticed the other day—'True Nobility,' by Madame de Chatelain—is not a translation, but an entirely original work, written with a charming simplicity and point, that do not all come from its English."—*Daily Telegraph*, *December* 27*th*, 1870.

LONDRES: IMPRIMERIE DE J. DAVY ET FILS, LONG ACRE.

